

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS

*Journal d'une désincarnation suivi de La fatigue d'être de l'écrivain dans deux essais de
Jacques Beaudry*

par

Alexandre Boudreau

Maître ès Arts

Études françaises avec cheminement en création

© Alexandre Boudreau, 2012

I-2575



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

ISBN: 978-0-494-88850-6

Our file Notre référence

ISBN: 978-0-494-88850-6

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Canada

Composition du jury

Journal d'une désincarnation suivi de La fatigue d'être de l'écrivain dans deux essais de Jacques Beaudry

par

Alexandre Boudreau

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Pierre Hébert, lecteur, Département des lettres et communications, Université de

Sherbrooke

Marie-Pier Luneau, lectrice, Département des lettres et communications, Université de

Sherbrooke

Christiane Lahaie, directrice, Département des lettres et communications, Université de

Sherbrooke

Mots clés

Autodestruction

Suicide

Toxicomanie

Désespoir

Fatigue

Néant

REMERCIEMENTS

Merci particulier à Christiane Lahaie pour sa générosité et sa patience dans la direction de ce mémoire.

Merci à Christiane Bisson pour la finesse bibliographique !

Merci, également, à Pierre Hébert et à Marie-Pier Luneau d'avoir accepté d'évaluer ce mémoire.

Enfin, merci, Caroline, pour avoir, entre autres, supporté mes heures de lassitude épisodiques mais récurrentes dans ce cheminement !

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	4
<i>Journal d'une désincarnation. Fiction.....</i>	10
<i>La fatigue d'être dans deux essais de Jacques Beaudry.....</i>	66
Première partie : <i>Cesare Pavese, l'homme fatal.....</i>	70
« La cellule invisible » ou le vide originel.....	70
« La fenêtre sur le vide » ou l'invisible adulte.....	75
« La chambre close » ou la fin.....	76
Deuxième partie : Le tombeau de Carlo Michelstaedter.....	86
Comment introduire l'innommable ?.....	86
Malheureusement, nous !.....	87
Surtout, tous dans le même bateau !.....	89
La peur engendre les leurres.....	92
« Le lit de Procuste » ou un mal bien courant.....	94
L'empoisonnement rhétorique.....	95
Mystique à quatre sous, à l'ère de la matérialité.....	96
Le passage au dialogue : une manière de « s'en sortir ».....	98
Conclusion : Du suicide de l'écrivain au journal fictif.....	107
Bibliographie.....	115

INTRODUCTION

J'ai eu la chance de pouvoir tourner le dos à l'Université, et cela d'autant plus facilement que je suis allé à l'étranger et que j'y suis resté, la chance de ne pas devoir écrire une thèse de doctorat, de ne pas faire une carrière universitaire. (...) Si j'ai été le disciple de quelqu'un, c'est bien de Job. Si j'avais fait une carrière universitaire, tout cela se serait délayé, je m'en serais d'une manière ou d'une autre détourné, préservé, car j'aurais bien été obligé d'adopter un ton sérieux, une pensée impersonnelle. Comme je l'ai dit une fois à un philosophe français titulaire d'une chaire : « Vous êtes payé pour être impersonnel. »
Cioran, *Œuvres, Avec Georg Caryat Focke*, 1992, p.1789.

L'approche textuelle, immanente, de l'œuvre littéraire mobilise nombre de critiques depuis le courant structuraliste et les contributions de Roland Barthes, notamment. Or, ce qui m'a toujours interpellé, en tant qu'auteur et en tant que critique, réside dans les manifestations singulières de ce qu'on pourrait appeler le « génie littéraire ». Voilà pourquoi la poésie d'Arthur Rimbaud, les écrits de Jack Kerouac et les frasques littéraires et autres de William Burroughs m'ont touché davantage que des concepts plus ou moins abstraits visant à cerner les stratégies narratives ou prosodiques de l'un ou l'autre écrivain. Ces approches formalistes, bien que pertinentes, ne me permettaient pas, me semble-t-il, d'aller au cœur de ce qui peut motiver l'écrivain, alors qu'un biais s'inspirant de l'herméneutique, voire d'une conception romantique des choses, pouvait peut-être me laisser en entrevoir des pans. Ainsi, j'espérais aborder plus librement, mais aussi plus viscéralement, des sujets aussi fondamentaux que les contraintes de la vie matérielle ou le choix de vivre ou non dans ce monde.

La fatigue d'être de l'écrivain, celle qui peut mener au suicide, ne manque pas de romantisme. C'est sans doute pourquoi elle m'a toujours fasciné. Aussi avais-je envie d'approfondir cette question, tant par la production d'un texte de fiction où ce motif serait à l'œuvre, que par l'étude d'essais portant sur le sujet. Je ne m'intéresse pas tant aux données biographiques qui pourraient expliquer ce qui a pu mener certains écrivains à mettre fin à

leurs jours, mais plutôt à comprendre les liens qui, parfois, unissent écriture et pulsion de mort, selon une approche plus philosophique que poétique.

Afin de mener à bien cette entreprise, périlleuse il est vrai, j'ai choisi d'opter d'abord pour la création littéraire, et plus précisément pour l'écriture d'un journal intime où un personnage fictif consignerait non pas tant les gestes qu'il pose que ses états d'âme, en lien avec l'idée de mal-être. Cet individu fictif, aux prises avec des problèmes de toxicomanie, d'exclusion sociale et de nausée existentielle, tient un discours désabusé sur son quotidien plat dans un monde plat.

Ma première ébauche ne comportait pour ainsi dire aucun récit. Entièrement ou presque constituée d'un « MOI » emmuré dans sa tête, cette version initiale était fermée sur elle-même, le locuteur n'ayant aucune interaction avec autrui. Mais, bientôt, de nombreux fragments de rêves ou d'hallucinations ont été écartés au profit d'une structure narrative minimale. La forme du journal fictif m'est alors apparue comme étant la seule capable de concilier mes deux objectifs : exprimer le mal-être d'un marginal dans une société qui ne lui sied guère, à la fois par un discours subjectif tenu par lui, donc sans distance critique, et par une relation fragmentaire et sporadique de son quotidien.

Certes, l'écriture d'un journal fictif n'est pas une mince tâche dans la mesure où l'on doit « intéresser » et « séduire » le destinataire sans pour autant compromettre l'apparence d'authenticité du « récit ». Un « vrai » journal d'écrivain présente un intérêt certain, notamment quand son auteur est connu et parce que, souvent, il y expose ses processus créateurs, dans la mesure où il peut les cerner. Ainsi, l'exercice du journal n'a de pertinence que lorsque l'écrivain dispose d'un capital symbolique avéré.

J'avoue avoir éprouvé un malin plaisir à élaborer le journal de quelqu'un qui, a priori, n'intéresse personne. Il s'agit d'un saut dans le vide, en quelque sorte. Ici les mots n'ont pas

la résonnance d'un formalisme mesuré et d'un travail d'épure dirigé avec acuité. Ils s'entrechoquent avec chaos, dissonance, dans le seul but de traduire l'état dépressif d'un être somme toute pathétique. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il ne s'agit pas d'un journal à thèse où la complaisance et le narcissisme se disputent le haut du pavé. À la limite, l'exploration d'un sujet aussi difficile nécessite le déploiement d'un certain ludisme. Quelle pertinence aurait un « MOI » archi-ficelé qui se déhanche avec grâce dans le cadre d'un journal de morphinomane, dévoilant ici et là, péripéties, accès de tendresse, tout en cherchant à arracher une larme à son destinataire, du reste jamais identifié, sinon qu'il s'adresse aux pages de son journal elles-mêmes ?

Cela pourra paraître étonnant, mais je ne crois pas du tout à ce pseudo-junkie issu de la petite bourgeoisie, qui n'a jamais manqué de pain sur la table et qui ne connaît manifestement rien à l'itinérance et à la vie dans la rue ! Dès lors, bien que dissimulé derrière mon texte de création, j'assume entièrement l'irritation et l'agacement qu'il pourrait susciter, puisque ce journal ne saurait que dévoiler sa caducité au détriment de la sincérité dont le diariste se fait pourtant l'ardent revendicateur. Ainsi, les sinuosités particulières de l'esprit aliéné par la toxicomanie qui le rédige s'y profilent par le biais d'idées fixes, d'élans narcissiques et paranoïaques, de même que par une fébrilité constante. Ce diariste, d'ailleurs, souffrait d'une telle enflure du « MOI » que j'ai dû éliminer plusieurs passages afin de le rendre un tant soit peu plus sympathique.

À la longue, j'ai fini par éprouver le besoin d'insuffler à mon diariste fictif un côté caricatural, lequel découle de son discours ampoulé et souvent prétentieux, référant directement à un souci de vérité à rebours : comment exprimer le *spleen* absolu sans sombrer dans le cliché ? Par conséquent, j'ai pris le parti d'user d'ironie, laquelle, je le souhaitais du moins, passerait par la grandiloquence.

Le diariste de mon journal fictif n'est évidemment pas un « génie littéraire ». En revanche, vu sa condition de perdant, il illustre encore plus fortement ce qui, à mes yeux, constitue l'impasse de la fatigue d'être – courageusement évitée par beaucoup d'écrivains suicidés : l'enfermement sur soi. En effet, en apposant le sceau de la fatigue d'être sur un personnage trivial et sans envergure, je pose l'hypothèse humaniste voulant que le désir de mourir puisse nous concerner tous, et ce, sans égard au statut social. De cette manière, la question se révèle peut-être encore plus pertinente. Du coup, la forme du journal intime fictif m'apparaissait comme étant la plus appropriée et la plus juste pour exprimer le piétinement existentiel et le repli sur soi, dangers qui guettent le dépressif et le suicidaire.

Pour ce qui est de la toile de fond qui inspire le diariste, elle prend précisément racine dans les essais à l'étude, soit un contexte où tout reste en grande partie fondé sur le mercantilisme et la dépersonnalisation. En effet, ce monde, exprimé en filigrane dans *Journal d'une désincarnation*, je le dois beaucoup à la fréquentation des essais de Jacques Beaudry sur les écrivains suicidés, notamment *Le tombeau de Carlo Michelstaedter*. Qu'on le veuille ou non, le « monde du pire » que dénonçait Michelstaedter il y a un siècle ressemble étrangement au nôtre. Il paraissait donc logique que, dans la partie réflexion de ce mémoire, je me penche résolument sur deux essais de Jacques Beaudry, soit *Cesare Pavese : L'homme fatal* et *Le tombeau de Carlo Michelstaedter*.

On verra que, dans le premier chapitre de cette partie, l'analyse du parcours de Pavese, telle que présentée par Beaudry, permet de mieux caractériser ce que serait « l'âme de la fatigue d'être ». L'étude de Jacques Beaudry part du berceau pour se rendre au tombeau, en brossant un tableau complet du phénomène, sorte de cadastre en vue des essais à venir sur la question des écrivains suicidés.

Quant au deuxième chapitre, il porte sur l'essai que Beaudry consacre au philosophe

Carlo Michelstaedter, auteur de *La persuasion et la rhétorique*. La structure même de cet essai suggère un parallélisme entre création et réflexion, dans la mesure où s'élabore, dans la deuxième partie de l'ouvrage, des dialogues fictifs entre des penseurs ayant vraiment existé et le Carlo Michelstaedter imaginé par Beaudry. Aussi l'originalité des essais de Beaudry se déploie-t-elle à travers cette passion du chercheur pour *l'esprit* de ces sujets. Plutôt que de s'attacher exclusivement à leur historicité, l'essayiste choisit de situer leur réflexion à un niveau beaucoup plus personnel, impliquant à son tour le destinataire dans un processus d'idéation semblable. Ceci constitue, je crois, une invitation à la circulation des idées et vise à mettre en échec la sclérose sociale pouvant émaner d'une pensée unique et dogmatique.

Enfin, dans le troisième et dernier chapitre, j'aborde la façon dont j'ai voulu traiter le motif de la fatigue d'être dans mon propre travail de création, travail fortement influencé par la lecture des essais de Beaudry.

À l'instar de la partie création de ce mémoire, sans doute faut-il en considérer la partie réflexion comme un « laboratoire », lequel vise, en toute modestie, à reprendre les questions soulevées par Beaudry comme autant de points d'ancrage pour d'autres questionnements. À travers la synthèse des nombreuses questions philosophiques soulevées par Beaudry dans ses deux essais, je tente de relancer mes propres interrogations sur les liens entre création et fatigue d'être, réflexion entamée dans *Journal d'une désincarnation*. Je le répète, mon diariste n'a rien à voir avec les grands esprits visités par Beaudry. En fait, il faut davantage voir en lui une sorte de clin d'œil absurde, de vaine nostalgie vis-à-vis ces siècles qui ont vu vivre des personnages plus grands que nature. Sans dire qu'il s'agit d'une preuve de résonance – car le contexte reste concis et les moyens, modestes – j'espère qu'on sera à même de percevoir la pertinence intemporelle des zones d'ombres soulevées ici, tant par mon personnage que par les auteurs dont Beaudry expose le mal de vivre.

Journal d'une désincarnation

Fiction

2 septembre

Après plus de quinze ans d'absence, me revoilà, journal de merde ! Maintenant que je ne lis plus, que ma vie est au point noir, c'est le temps de reprendre le crayon.

3 septembre

Hygiène de désinfection : laisser (autant que possible) les mots souiller les pages.

4 septembre

Écrire juste pour passer le temps, quand on n'y croit plus, juste pour passer le temps, au gré des jours, sans aucune forme de discipline. Pour se ramasser un peu, pas trop laisser de poussières s'accumuler sur soi et peut-être, un de ces matins, balancer le tout au fond d'un bac de recyclage, pour ne pas laisser de traces – parce que ça n'aura servi à rien de plus qu'à effectuer le fameux bond impossible entre l'idéal, le révolu et le déchet.

5 septembre

L'imposteur prend déjà possession de mon corps. Il prépare l'autel.

6 septembre

Avant, je balançais toute la sauce sans me censurer, avec la naïveté du jeune premier. Maintenant, je triture la préparation tout en sachant que je me berne avec la stupidité du vieux dernier.

7 septembre

L'engrenage du travail à bas prix use ma capacité d'égaiement. Il n'y a rien de noble

ni de nécessaire à cet esclavage forcé qui prend le masque du devoir. Jamais il ne me sera possible de ressentir autre chose qu'un profond ennui à l'accomplissement de tâches extérieures à moi. Me vêtir d'un costume de citadin, prendre le même bus pour me rendre à la librairie, servir des clients qui puent ou qui marmonnent des phrases incompréhensibles, voilà ce qui ressemble à mes jours.

Quant à mes études littéraires, vieux cahier de bord, je n'ai pas envie d'en parler. Je sais qu'elles ne m'amèneront pas sous de meilleurs auspices. Pour avoir goûté à l'enseignement, une minable place de suppléant qu'on m'a confiée à la dernière minute, j'ai pu expérimenter à quel point vendre son cerveau tous les jours à des nabots stupides peut être ingrat. Baudelaire, Sartre, Aquin et tout ça... Franchement, je préférerais sarcler mon propre jardin et brûler à toutes heures l'encens et la cire. Disposer de mon temps comme un moine en retrait. Tous ces ciels que je ne verrai jamais, parce que je suis confiné à la lumière malsaine des fluorescents et aux ondes négatives des autres. Je n'arrive même plus à mimer le minimum d'intérêt requis pour être tout simplement embauché. Pour payer mes comptes, ma voiture de location et mon épicerie.

D'ailleurs, ce véhicule encombrant, je l'ai finalement ramené au concessionnaire. Payer la pénalité, c'était encore moins cher que de le garder. Je n'arrivais même plus à acheter mes litres de bière mensuels. J'avais signé ce contrat de dupe à l'époque où je croyais que ma relation avec Caroline allait durer. En fait, c'était la perspective d'avoir des enfants qui m'avait fait croire à la nécessité de me munir d'une voiture fiable. Mais, maintenant, j'ai seulement ma carcasse seule à traîner, alors...

10 septembre

Hier, bu beaucoup d'alcool et pris deux cachets de morphine. Parlé beaucoup avec

Caroline en écoutant de la musique. On se voit encore au moins une fois par semaine. On évacue notre ennui commun à travers des beuveries enfumées interminables qui se soldent toujours par la nécessité de s'effondrer sur le lit. Parfois, elle dort dans mon lit. On ne se touche jamais, mais le parfum de ses cheveux fait circuler un peu de sang dans mes veines. Dehors, c'est pavé de platitude et je crois bien que je ne ferai rien ce soir. Tu m'auras occupé. Un peu.

11 septembre

Encore une fois, mon énergie vitale va se dissoudre dans le condensateur social et se transformer en actes stériles. Voilà ce qui attend la fourmilière humaine. Je n'ai rien d'un paresseux, pourtant. J'apprécie les tâches quotidiennes dans leur simplicité, le travail artistique, mais je ne serai jamais heureux sous le joug d'un horaire, d'un emprisonnement planifié.

Balayer le plancher ou récurer la toilette sont pour moi des gestes plus signifiants que ces mauvaises comédies jouées au sein du cirque qui m'attend à la librairie. Quand je rentre tard le soir, je n'ai plus l'énergie de penser. Je vis donc par à-coups, mes journées de travail consistant à faire semblant de m'intéresser à des inconnus qui n'intégreront jamais ma sphère privée et à attendre que ça passe. Ils sont pénibles, ces échanges sur un ton guilleret. Je feins sans cesse un intérêt prodigieux pour les goûts des clients. La plupart veulent des livres de recettes, de psycho-pop ou de biographies de vedettes. Parfois, ils essaient même de marchander le prix. Et moi, j'arbore mon petit sourire artificiel. Sinon, ces incultes pourraient porter plainte. De telles pirouettes deviennent de plus en plus laborieuses à exécuter. Si je ne me méfie pas, le sourire va finir par s'imprimer à demeure sur ma figure.

À l'école, je sortais de ma torpeur au son de la cloche. Maintenant, ce n'est pas

suffisant d'avoir terminé ma journée. Je dois trouver un truc pour liquider celui que j'ai été toute la journée. Avant, il y avait une sorte de continuum mais, là, c'est du compartiment pour tout. J'agis de telle façon au travail, je suis « MOI » à temps partiel le soir. Je n'ai plus qu'une criante nécessité de faire de l'argent pour qu'on me foute la paix, avoir un toit et vivre tranquillement à l'écart. Si tout sombre dans le brouillard, c'est bien à cause de cette vision réduite que j'ai des choses : mensualités pour le loyer, comptes à payer : électricité, chauffage, téléphone. Je n'ai pas le câble. Heureusement. Bref, pour ma vie propre, je n'ai que cette lourde fatigue qui me suit pas à pas.

À mesure que la niaiserie m'envahit, mon esprit rapetisse et mes yeux secs ne voient rien d'inspirant. Je me transforme en papier et mon sang s'anémie. Les saisons qui défilent m'apparaissent comme autant de paysages pâlots servant de décor à l'abstraction du monde. Ma tête n'est qu'une soupape bloquée, impropre à alléger quoi que ce soit. Je ne puis du dehors que des fragments d'impressions. J'amène au lit des bouts de listes d'épicerie, des peurs étranges métastasées dans des lettres capitales, un T absurde par exemple ou un chiffre 9.

C'est ainsi que les choses se passent depuis que je ne vois plus Caroline aussi souvent. Se retourner seul mille fois dans le lit et buter constamment contre soi-même... Aucune possibilité d'échapper à l'envahisseur Montre qui tictaque plus que jamais dans cette solitude accablante. J'avance au fil des heures comme un mort-vivant. J'attends le prochain détour pour fuir. L'énergie vitale se mute en angoisse tant le corps social s'amuse à me repousser à la périphérie.

Tout ce que vivre en société exige revêt des atours décevants : remplacer « l'instinct » par le « calcul », taire sa voix singulière pour le bien du plus grand nombre... Et c'est comme ça que survient la PARALYSIE : quand toute magie est évacuée de la plus petite

ébauche d'acte.

Souvent, des visions indigestes m'accablent alors que j'essaie seulement de poser un pied devant l'autre. L'extinction de mes rêves écornés me ramène à l'état de bête traquée. Je m'épuise en doléances, alors qu'au fond, il n'y a rien de lyrique dans le fait de se plaindre sans cesse. Partout, je vois partout des pavillons de miséreux. Et je m'allume alors une millième cigarette, lâche geste-sursis qui me fait croire que je réfléchis encore. Je crois que mes désirs sont monstrueux de narcissisme. Le bois qui porte le poids de mes années est verroulé, et tous mes élans sont tapissés d'ennui. J'aimerais vivre une seule fois une émotion pure, regarder un être dans les yeux et ne plus sentir ces fissures d'où s'échappe ma folie... Comme cette fois où, bourré de codéine et d'alcool, je m'étais effondré dans les toilettes d'un restaurant et que Caroline était apparue, calme et rassurante, remplie de cet amour désintéressé que l'on croit trouver auprès des enfants... Elle était entourée d'un halo blanc... Un ange dans ma nuit perpétuelle.

Mon esprit est trop vicié. L'inaction prolongée y a inoculé du poison. Je ne fonctionne qu'en mode parallèle. Mes pensées font de mauvaises vagues à longueur de journée. Je suis en pleine brasse et ma tête émerge à peine. Cette constante lutte pour faire semblant dans une vie de fragments m'épuise. Un système complexe de compensations a érigé sa demeure en moi. Il y tient lieu de médication.

Quand je lavais le plancher de ma salle de bains au Palace Arabica, j'aimais me rendre, pieds nus, sur le balcon suspendu, à l'heure où tout le monde travaillait. Je m'ouvrais une bouteille de bière froide, puis j'écoutais de la musique, écrasé par la chaleur. Une vie de pacha, déconnectée du monde. Maintenant que l'âge adulte a frappé, que les soucis quotidiens m'envahissent, je n'ai plus la capacité d'induire de la beauté dans ma vie. Car il faut bien céder millimètre par millimètre notre fameux terrain de jeu : consacrer plus de

temps au travail, répondre aux nombreuses enquêtes de crédit, renouveler les demandes, bref, s'arracher au continuum des heures où l'on improvise pour se coincer dans un horaire de travail. Pour ma part, j'ai plus ou moins choisi un entrepôt de livres sériels, peuplé de visages à numéros.

Je n'ai plus le choix : je dois battre en retraite et « rattraper le temps perdu ». Me mettre sous la houlette d'un monde de plus en plus contraignant. Je crois que le temps a perforé la paroi étanche qui me permettait de me promener dans la rue sans me sentir mis à nu. Mes meilleures années sont peut-être derrière moi. Je ne sais plus.

En ce moment, j'écris dans un vieux cahier d'écolier. Des mots arrachés à la hâte. Je l'ai souillé de café. C'est un signe... Je pars bientôt pour l'entrepôt-librairie pour voir ces collègues qui se disent « libraires ». Ils refusent leur réel statut de commis d'entrepôt. Ils se targuent de servir une culture (qui n'existe plus) et posent un regard béat sur les « nouveautés » qui les entoure... J'ai mal au ventre, tout à coup. Je te laisse. Il faut que j'y aille.

15 septembre

Papier usagé, tu ne le croiras pas.

Hier, j'ai été vendre tous les volumes que je possédais. Tout sauf *Les anges vagabonds* de Jack Kerouac. Pour m'acheter de la bière et des cigarettes. Somme toute, ces livres stériles, investis de mon stupide attachement au passé, me laissent froid. Les éditions luxueuses des grands classiques russes dont je prenais le plus grand soin, comme si j'avais été une vieille fille méticuleuse, ont été réduites à leur seule valeur de revente. Dehors, la pluie glacée de septembre génère un froid à rendre malade. Ce soir, on dirait que mon cœur est comme cassé par un sanglot qui ne passera jamais. Que toute ma fatigue provient de cette

bile qui monte, redescend, et me corrode.

16 septembre

En ce moment, j'en ai bien peur, mes pensées se composent en deçà de mes aspirations. Je les laisse voguer entre la liste d'épicerie et le ménage à faire ou bien je pense au plat que je mangerai en sortant du travail. Le midi, je m'accroche désespérément à ma soupe LIPTON. J'espère que ça va me donner le courage de passer à travers la journée. Tout est morne, morne. Je n'ai pas besoin de mon prochain. Rien à faire des leurres et des appâts. Laissez-moi donc coexister en toute quiétude. Ne tenez pas compte de mon profond désintérêt. J'attends la paie et la fin du quart pour déguerpir, comme un chenapan qui a pillé l'étal de fruits et de légumes. Et la farce n'est même plus drôle quand le corps vieillit. Il devient ardu d'avoir assez de mobilité pour réagir aux assauts d'autrui et se forger une carapace. Et la difficulté de feindre. L'usure des tours de passe-passe. Voilà le nœud du problème.

Mis à part Caroline, et quelques « perdus » dans notre genre, je n'ai pas beaucoup d'intérêt pour les cours de karaté du matricule 101030 à l'entrepôt ou pour la passion pour les plats TUPPERWARE de Bibiane, gestionnaire attitrée. Je réussis à être presque sympathique quand je balaie toute conscience de ma carcasse épuisée. Vieille feuille blanche, mon inadéquation au monde éclate au grand jour : ils m'emmerdent tous...

17 septembre

Je me suis couché hier soir après avoir bu une seule bière en trois heures, parce que l'oxycontin m'était tombé dessus telle une tonne de briques. J'avais peur de m'endormir. Je sentais ma respiration ralentir comme si l'on me noyait de force. J'ai passé la soirée à faire

des recherches futiles avec GOOGLE : photos et vidéos d'apparitions, extraits en concert d'artistes obscurs et retours fréquents à la boîte de réception de ma messagerie, juste pour me rattacher à quelque chose. Les dédales du web ne m'ont rien appris. Comme d'habitude. Les mêmes recherches hasardeuses. Les mêmes informations glanées ici et là, sur les Arcturiens, les intra et les extraterrestres, sur la nouvelle économie et le néo-conservatisme, sans possibilité de départager le vrai du faux... Finalement, dans un état d'excitabilité qui a bien duré une bonne heure, j'ai appelé Caroline pour lui parler de la fin du monde...

18 septembre

MAROUT. – Terme repris par le sanscrit à une langue hindouiste plus ancienne : même racine que Morrighu (en gallo-celtique) et mort = âme morte, = psychisme mort, quoique susceptible de se réincarner en faux vivant ou en « mort-vivant ». Les marout(s) seraient les instruments du dieu védique Roudra qui se servirait d'eux et de leur poison morbide pour répandre les épidémies. Ce dieu ambigu, régentant à la fois la maladie et la médecine et déchaînant les ouragans, s'est peu à peu fondu dans Shiva, le destructeur divin de toutes religions, mortes en essence, et des civilisations épuisées. Or, la notion de marout est l'un des plus tragiques arcanes de l'ésotérisme politique, compris sous l'optique shivaïte. Les brahmanes disent que lorsque Shiva (= la Providence) veut rabaisser une nation, une caste ou une famille, il place à la tête de cette nation, caste ou famille, un marout. Ne possédant par nature qu'une âme pourrie, cet être hybride contaminera les hautes sphères de la société, par exemple, ou pourrira les arts ou la religion, et le déclin deviendra inéluctable si des hommes lucides n'extirpent pas le marout à temps! Les Thibétains nomment ces marout(s) = « cadavres vivants ». Toutefois, ce ne sont pas des zombi(s), l'âme du marout étant déjà morte spirituellement à la naissance... Leur origine reste complexe, même pour les ésotéristes. Ils seraient le néfaste héritage des civilisations à momies. En empêchant le cadavre de se décomposer, la momification rituelle conservait aussi, par répercussion, l'ombre du défunt; en cas de viol de sépulture, cette ombre devenait errante et obsessionnelle;

certaines ombres (=âmes mortes) réussiraient à entrer dans un fœtus, comme fait une âme normale ! Indestructibles parce que fixés par des formules de magie (psalmodiées par le momificateur), ces marout(s) se réincarnent alors, d'autant plus qu'ils n'ont aucune issue vers l'absolu. Les êtres maudits qui en résultent s'identifient à leurs yeux éteints, à leur regard fuyant et fébrile, à leur mélancolie macabre...Sissi, l'impératrice d'Autriche, femme de François-Joseph, aurait été marout : mélancolique, errante (comme une ombre), aimant passionnément la mort jusqu'à souhaiter son propre assassinat, sa destinée coïncida avec une suite de malheurs, frappant les Habsbourg (dont le drame de Mayerling), et avec la fin même de cette famille.

– Voir *Zombi, Momification, Shiva, Ombre morte, Morrigu, Ésotérisme politique.*

BERNARD, Jean-Louis, *Dictionnaire de l'insolite et du fantastique*, p. 205.

.....

20 septembre

Cher échappatoire de Narcisse, je n'ai l'aide de personne... Je suis mort depuis très longtemps. J'arpente le couloir exigü des désirs inachevés. Tout aboutit toujours par des désastres imminents : couleurs pâles et regrets matinaux pointant à l'horizon de ma centième cigarette. Je n'arpenterai plus jamais les voies tracées. Je vais me pointer là où il faut, au moment inopportun. Je cherche un éternel sursis. Il faut renoncer à ma *persona* (là, il y aura sûrement un marout pour s'opposer à ma décision). J'entame le processus de dénaturalisation tandis que j'arpente les murs défraîchis de ma condition de paumé. Vraiment ridicule, ce qu'on s'invente dans le creux de la main lorsqu'un seul mégot de cigarette jette sa lumière incandescente.

22 septembre

«...y faut que t'étayes ta citation (...) Ça dépend des exigences de ton professeur... ».

Ce matin, au travail, je m'endormais devant l'écran. Je sentais tout mon corps s'alourdir et devenir hyper-fragilisé. Comme du verre ou de la porcelaine. La voix monotone et insupportable de Ministrelle, une nouvelle venue, était ralentie, et les voyelles A E O U, créaient une ébullition épileptique en se décomposant dans ma tête.

23 septembre

OK, bloc-notes, j'avoue.

Codéine, Dilaudid, cigarettes, au moins un six-pack de bières, peut-être une bouteille de vin. La poussière de l'appartement récolte l'énergie frustrée de la ville.

Hier soir, je n'ai rien pris, mais j'étais catatonique. À mon job, les imbéciles que je côtoie me déchirent les tympans avec le son strident de leurs voix. Si je pouvais être sous oxy, je pourrais peut-être les supporter.

24 septembre

Cher journal de pré-pubère suintant, j'oblitére avec plaisir mon existence. J'appose des hachures indiscutables. Je saute des repas. Je bois des quantités considérables de bière. Je m'érige en seul loup de ma meute. Dans ma forêt, ça pullule de vieilleries, d'antiquités propres à ennuyer même mes vieilles tantes... Chose certaine, je ne dors jamais vraiment. Mes rêves de fin du monde ou mes cauchemars vécus en société se traduisent toujours de la même façon : de piètres ecchymoses pour l'aurore, et le juste pain pour le lendemain. Ça m'apparaît suffisant.

Caroline, elle, me manque. Elle a toujours été d'abord une amie. Elle déteste ces classifications convenues de sentiments entre les sexes. Sans être puritaine, elle garde une pureté de sentiments malgré un tempérament de feu, susceptible de s'enflammer à travers

toutes sortes d'excès. Ses contradictions brûlantes et son penchant pour l'alcool et les opiacés m'ont toujours attiré...

Merde, je n'ai plus de cigarettes. L'alcool m'embaume et la codéine commence à électrocuter mon cerveau. C'est la caféine bon marché et l'acétaminophène acidifiant. Il y a un juste sort pour les détours de la grâce : trouver son Éden dans les dépotoirs procure des plaisirs indiscutables comme l'épilepsie des moments. J'aimerais arriver à me supprimer et à oublier le vacuum des heures interminables qui entraînent pourtant les gens vers la même fatalité : dormir, dormir, dormir.

Ça me fait penser à ces êtres de démesure qui peignent jusqu'à plus soif, lorsque tard la nuit leur thorax s'amincit dangereusement. Ils prennent alors l'extension du monde et se muent en Kobbolts. Ils dansent en chœur jusqu'à leur couchette... Fœtus qu'ils sont de leurs avoirs et de leur faisandage science-fictionnel : ils s'écrivent des courriels, malaxent leurs dernières trouvailles et croient découvrir une source d'émerveillement dans de simples déboires narcissiques ! C'est bien ce qu'ils sont, les nouveaux agents de la culture du deuxième millénaire : des gestionnaires d'art qui contaminent toutes les couches de la société ! Je les hais !

Non. Je les regarde et je m'enfuis en espérant ne jamais les revoir... C'est comme ça que se produira ma mort. Une fatigue teintée de baroque, sous un kilomètre de draps, derrière le huis clos d'une pagode chinoise. Dans l'espoir d'un dernier sourire, peut-être même tout simplement en paix avec ce qui se passera là, à l'abri des regards, sous le couvert du crépuscule, à l'ombre d'un ennui assumé.

Hey ! Bout de papier, qu'est-ce qui pourrait me rapprocher de ce qui semble s'éloigner à jamais ? La sagesse d'une vie raisonnée ou la faim d'une existence remplie de désirs irrépressibles, propres à exalter mes contradictions ? Ma fragilité omniprésente ?

Envers et contre tous, je marche vers cette amnésie lente, mais pulsée...

Je n'ai pourtant bu qu'une bouteille de vin et quelques bières. Enfin, enfin, je puis voir le jour, ah ! Les détails, ah ! Parlons maintenant banalités...

Il m'est arrivé, certes, de chercher une façon d'équilibrer mes intempérances et pas une seule fois, sans exception, je n'ai ressenti d'amertume en écoutant cette voix impromptue qui me commandait de tout foutre en l'air : la temporalité, l'espace, les pensées tièdes. Les nuits d'insomnie ont toujours abouti à des culbutes de marioles, bien sûr, mais une telle purge amène une liquidation complète de toute vanité. Je n'irai pas jusqu'à dire que la soif m'empêche de mener une vie normale, mais elle m'insère mieux dans ma propre finitude.

Je te le jure, mes moments d'intoxication m'ont propulsé vers des sphères plus hautes, mais aussi plus basses. C'est du connu. Mais ce qui persiste, c'est l'enfance retrouvée, le regard épuré de tout concept superflu, inoculé par d'innombrables esprits gargouilles que je croise dans les corridors de l'université. Même pas besoin d'un instrument. Le quotidien se charge de me tuer chaque minute. Usé que je suis par ces déambulations dans les allées maculées de boue de l'entrepôt du livre, à fréquenter des gens délavés. Sans doute lassés eux aussi des farces plates du dernier engagé tout enthousiasmé à l'idée de se faire aller les jambes de plus en plus vite d'un rayon à l'autre, tout en souriant au directeur, qui reluquerait plus bas si c'était une nouvelle engagée... Peine et misère à boucler les fins de mois. Aucune envie de faire un budget. Trop besoin de mes béquilles. Tu me comprends, j'espère.

2 octobre

Papier-cul, l'état de grâce m'est refusé. Je ne cherche plus à me sauver par la porte de la fiction. Je me promène dans des ruines sans âme, que la poésie a désertées depuis très longtemps. Je vois par la fenêtre une multitude d'âmes qui traînent à bout de doigts des

pensées tordues et des concepts mesquins.

Je n'ai plus la force de crier. J'ai perdu trop de temps à donner de la valeur à la vacuité. À conférer trop d'importance aux aliments scellés sous vide. À croire qu'ils constituent ma seule chance de survie. Je t'assure, je ne porterai plus bien longtemps mon attaché-case. Je vais le déposer dans le vestibule de mon cerveau ramolli et attendre que ça passe. Jadis, je me suis cru capable d'écrire l'œuvre total. Une sorte de tombe sur laquelle j'irais planter les trouvailles de l'univers entier. Où je parviendrais peut-être à saisir ne serait-ce qu'une parcelle d'éternité ?

Au lieu de ça, je devrais plutôt viser la transmigration intégrale de ce que je suis, et en venir à la certitude qu'il ne reste plus rien à faire. Libéré du poids des actes et allégé de toute gravité ! C'est sans doute le piège le plus pernicieux auquel j'aie jamais été confronté : voir clair dans le jeu des autres et néanmoins m'attendre à recevoir des cadeaux ! Tu n'imagines pas à quel point, au travail, je suis conscient de la fausseté de mes rapports avec les autres commis, à qui je sers le même sourire forcé. Tout ça pour conserver le statut quo. La paie de merde, quoi...

Je n'atteins jamais la pleine mesure de mes désirs. Mais je n'aime pas le mot « désir ». Trop réducteur. J'aime mieux rester sur le qui-vive et arpenter les mêmes sentiers, avec la même volonté dévorante d'arriver au bout du chemin.

Tiens, il fait nuit. On dirait que c'est toujours la nuit. Les projets les plus fous que j'érigerai pour toi sans discontinuité vont mourir à l'aube de cette ville triste et morne. Les égrégories socio-économiques me poursuivront sans relâche, jusqu'à me faire douter de ma santé mentale. Une multitude invisible va m'assaillir. Ébranler les fondations déjà fragiles de ma forteresse. Mon corps vieilli avant l'âge va se mettre à trembler, triste et arrogant (pour la forme). Rien de plus en apparence, sinon le vent qui se montrera clément ou, tout

simplement, absent. Journée grise comme le doux coton de l'abattement lorsque, très fatigué, je me berce dans un sommeil enfantin, sans le moindre recours à la morphine. Cette magie en allée. Cette grâce où l'univers existait vraiment... Cette joie innocente qui pouvait durer des heures, où le petit bois derrière chez nous devenait la forêt enchantée... *Les ailes du désir ?*

Dis, journal de mes deux, ces visages durs, frustrés, est-ce qu'ils sont le fruit de ma conscience martyrisée ou bien sont-ils réellement mauvais ? Je pourrais remâcher pendant des jours, sans amertume, le désastre de l'univers entier. De ma condition, je ne tire que la culpabilité économique. Je braquerais sans hésiter n'importe quelle banque, si je pouvais acheter, pour toute ma vie, la quiétude de l'instant. Mais je suis condamné à errer sans espoir autour du Mont Morne et à enfiler chaque matin mes oripeaux d'adulte, alors que le gamin criard agonise sous le poids du faux tweed...

Je suis assez lucide pour comprendre les mécanismes physiologiques et sentir à l'œuvre la vérité qui me gruge l'estomac et me vide – littéralement – de ma substance. Ma matérialité est constamment refusée en ce monde. Je porte le poids de ma tête hydrocéphale, et mon corps passe avec la chasse d'eau. Pourtant, j'agis, dans le monde chimique, de façon titanesque. Nul ne pourrait suivre le scénario de mon existence une seule nuit. Un conte de fée en une heure, un cauchemar surréaliste en quarante-cinq minutes... Voilà l'équation : je retire un petit quelque chose de plus pour presque autant de souffrance. Mais la souffrance d'un travail dépourvu de sens n'est-elle pas plus pernicieuse en ce qu'elle nous façonne insidieusement ? Je respire la poussière et les émanations informatiques d'appareils rugissant de caprices inhumains, de besoins obscènes, de suintements secrets. Qui peut se targuer de mesurer le temps à sa juste valeur ?

.....

5 octobre

Cher interlocuteur absent, j'ai cessé de croire au romantisme d'une mort brutale et emportée au moment même où j'ai perdu le goût de la lecture.

6 octobre

Re-cher Poisson d'argent, je rejoue la même scène, en sens inverse, selon un autre angle, et il serait préférable, pour quiconque atteint un certain niveau de conscience, de parachever chaque instant de son existence sous peine d'errer sans fin à travers la pollution, l'air ambiant, et ça, pour l'éternité. Toute la trame des événements mondiaux m'afflige. Nous sommes encombrés de corps morts qui prennent chaque jour des décisions fétides et cruciales. Ces imbéciles dynamisent le principe d'entropie.

10 octobre

Parfois, ma capacité à tout foutre en l'air me dégoûte. J'ai parlé à plein d'inconnus dans une soirée minable et j'ai eu l'impression de retourner dix ans en arrière, à cette époque où je sortais sans but pour me retrouver complètement déconnecté de moi-même au milieu d'une foule hideuse, à gesticuler comme un imbécile. Elles étaient rares, ces soirées passées sans la compagnie de Caroline ou de Dez (seul autre ami véritable) où je ne me bousillais pas le cerveau... Inconfort de devoir supporter les paroles stupides des disciples du système, comme j'aimais les appeler... Maintenant, à part ici, je n'échafaude plus de pseudo systèmes philosophiques. Je vaque au labour des jours dans la plus grande torpeur. Avant, je pouvais boire jusqu'à l'extrême limite. Jusqu'à l'évanouissement. J'ingurgitais des litres de vin et de bière, question de mieux supporter les phrases insipides qu'on m'infligeait : « As-tu fini ton bac ? As-tu pris le cours de métho ? Vas-tu à la maîtrise ? Avec qui ? Bande de...

.....

Merde. Il faut que je dorme.

15 octobre

Cher repli de papier, j'arbore de nouveau le vieux costume usé de la décrépitude. Je me peins en blanc. Je m'approprie la condition du nourrisson qui exhale *ad egoïstam* le capital nécessaire à son expansion. J'aspire à même l'inhalateur de mon insuffisance cardiaque. Je voudrais, une bonne fois pour toutes, me faire exploser la panse. Combien de fois ai-je bouffé des mégots jusqu'à me faire éclater la cervelle, et espéré m'absoudre de toutes fautes ! Un oiseau a fait son nid dans la fatigue de ma boue et a laissé quelques traces de paillis. Bien beau, les cocos de Pâques, mais j'ai hâte à demain ! Je clapote dans le brun bouteille et je titube comme un canard trop cuit, sur ce, bon appétit !

Je veux juste qu'on me foute la paix après neuf heures. « O.K., ça va, j'ai compris » - c'est mon leitmotiv... Est-ce que je peux prendre une autre bière ? Merci. Merci beaucoup, c'est vraiment le plus beau jour de ma vie. Depuis que je suis né, je crois que rien n'a été aussi merveilleux que le moment précis où je t'expose mes états d'âme. Où tu m'écoutes, improbable confident, et qu'un souper exquis, que nous ne prendrons jamais, attend. Je te remercie très sincèrement de ta patience ainsi que de ton extrême gentillesse. T'es sûr que t'en veux pas un peu ? C'est du bon, tu sais...

Ce matin, retour à l'entrepôt de livres, envie de rire sardoniquement de tout le monde... Leur petite gueule proprette... Tous ces commis interchangeables, 101030 est devenu gérant-gestionnaire, Bibiane gravit les échelons, Ministrelle, la nouvelle petite conne qui lèche ses lèvres d'autosatisfaction à chaque fois qu'elle parle de son mémoire de maîtrise, etc. etc. Moi qui sors à peine de la brume, voilà que je suis avec eux, ces monstres qui se sont régénérés durant la nuit ! De voir tous ces visages blafards... Ont-ils vécus depuis

hier ? Ils ressemblent à des tapis de voiture. Ils ont dû dormir, eux, pour être « en forme de travail ». Attention de ne pas briser la structure. Attention de marcher au pas et, surtout, avoir au coin de l'œil cette joie de type « TEDDYBEAR ».

Car il y a à faire ici, pour que papatron soit content de ses étrons, il faut que tout soit impeccable, sinon ses rhumatismes vont empirer, surtout en cette période de l'année... Je pressens vos gaz de suffisance, vos rougissements d'étourderie, vos rots d'enthousiasme. Je suis peut-être un écureuil qui grille sur la broche, mais je ne veux surtout pas devenir un poisson mort comme vous. En tout cas, je préfère de loin avoir la fatigue millénaire du noceur que celle, bien plus effrayante, du travailleur opiniâtre qui huile ses chairs pour les inscrire dans un contact X, dans un temps Y. Je ne veux jamais vous appartenir. Je veux voguer au gré des heures, à l'instar d'un satellite fou, mais aux orbites (mécaniques) toujours à l'affût d'un vide inopiné dans l'espace martelé des misères lactées ! C'est sûr que je suis répugnant pour certains (je ne suis pas la mode et j'ai mauvaise haleine). Je parais ridicule pour d'autres (j'ai des tics, les yeux qui clignent, les doigts qui pianotent dans l'air). Pire, je suis arrogant sans le vouloir. Non. Pas vrai. Je le veux. C'est un peu leur faute si j'ai du mal à ramasser les morceaux !)

30 octobre

Cher journal, j'ai enfin revu Caroline ce soir. Seule confidente. Amie. Son « jusqu'au boutisme » me réchauffe le cœur, de même que ses grands yeux pleins d'absolu. Elle aussi semble fatiguée, dégoûtée par cette mascarade. Quand elle est partie, autour de minuit, j'ai ressenti une chaleur que je ne me croyais plus capable d'éprouver.

31 octobre

Vieux, on dirait qu'à présent, je suis diurne. Ce matin, une nouvelle kabbale a afflué à

ma conscience et m'a proposé d'abandonner la méchanceté, c'est-à-dire l'inquiétude et l'ambition. Désormais : esquisser le moindre geste avec un calme absolu. Sortir les déchets, me raser, passer l'aspirateur comme si l'équilibre du monde en dépendait. Et pour ce qui est des tâches à l'entrepôt, les accomplir avec la tête pleine d'eau, en bavant de contentement. L'image parfaite serait le riche qui place toute sa fortune à la bourse, dans le lithium, tiens, comme on se mouche à la salle de bains et inversement... Peut-être qu'avec un peu plus de régularité, l'équilibre du « réel » sera enfin menacé...

Je dois remettre le dossard social et me plonger dans le fatras des obligations d'épargne. Maintenant que le ciel est d'acier et les événements sont réglés à la minute près, les mots s'empâtent dans leur fonctionnalité. Je ne suis plus capable de répondre à l'exigence du moment. J'irai donc seul, tantôt, reprendre la comédie du corps. Du corps déguisé pour la circonstance.

1^{er} décembre

Cher solitude du cendrier, du temps que je fréquentais Caroline, Dez exprimait sa jalousie de manière si peu originale : il avait des comportements autodestructeurs. Il ne dormait pas beaucoup, mangeait sporadiquement, et se montrait irascible (surtout avec Caroline). Malgré ça, jamais il n'a été question d'un « duel » en bonne et due forme entre lui et moi. Caroline était charmée par son aura de « perdu » et de fils d'un père suicidé. Mes atours de garçon de bonne famille modeste faisaient piètre figure à côté des escales au Centre-jeunesse et de la dépendance à la mescaline de Dez. Nos déambulations nocturnes et nos soirées de faux sans-abris restent mes meilleurs souvenirs... Merveilleux moments où l'impulsivité et la force de la jeunesse étaient à leur maximum... Du moins, je le croyais.

.....

2 décembre

Fardeau nécessaire, j'ai la tête en mille morceaux, avec cette douleur crue dans le centre droit de mon crâne. L'asservissement a érigé des réseaux inédits dans mon cerveau. Mes yeux de métal sont maintenant braqués sur la fadeur de la trame urbaine.

3 décembre

Cher *newspaper*, ce matin est froid et implacable dans ses contours... absents. L'ombre n'existe plus. C'est comme si les objets, gavés d'eux-mêmes, supplantaient ma présence et m'annihilait selon leur bon plaisir. À mon secours, je n'ai plus de kabbale. Je n'ai que toi.

La réalité dépasse la fiction. Sa lourde platitude m'enroule dans un papier ciré, gommeux et rosâtre. La journée tire à sa fin. Je n'ai plus de mots utilisables. Mes articulations sont rouillées et mon cœur est sec. Je comprends trop bien que j'ai été par-delà les possibles et que la fuite n'est plus envisageable. Je dois me remémorer une à une les actions posées et les catapulte le plus loin possible. Il s'agit de transformer toutes mes faiblesses et de les enfermer dans un horizon invisible : l'entreprise de crédibilité. Car n'est-ce pas ça que je joue quotidiennement ?

Je me brûle par les deux bouts... Je me lève les yeux éteints des feux de la veille avec la contenance d'un pantin électrocuté. Ensuite, je traîne les débris au travail. Concrètement : je suis dépourvu de calcul vu la fatigue toxicomaniaque et je vois tout sans qu'il y ait cette fameuse construction conceptuelle qui permet de se créer un scénario supportable. Apparaît 45090210 (nouveau matricule) dans toute son insécurité (plaire au patron, travailler assez vite, sourire au bon moment). Alors, je suis incapable de trouver ce qu'il y a de vrai dans cet être humain. Ça pourrait être 101030, Bibiane ou Ministrelle, ils

forment tous pour moi une masse indistincte. Je gagne le droit au millimètre près d'acquérir un pouvoir d'achat et ainsi m'inscrire dans la société. J'évite le cloisonnement culpabilisateur des égrégories civilisés qui dressent, à la seconde même où je parle, des listes infinies de catégorisations. J'appréhende avec un mélange de stupeur et de fascination morbide le jour où, vanné d'avoir trop joué, je serai une marionnette disloquée. Un épouvantail des grands chemins, battu par le vent.

On voudra certainement m'enterrer avant l'heure. C'est inévitable. Je ne suis pas seul, évidemment, à participer à cette cacophonie. Nous sommes une multitude à nous perdre dans des mots trop usés, des lieux communs, des phrases toutes faites. Nous ne croyons plus à la littérature ou, alors, nous nous sommes brûlés à force de trop l'aimer. Nous sommes paraphrasés par la pollution, le réchauffement climatique, les conflits mondiaux, mais nous nous trouvons quand même en-deçà de l'actualité. Et s'il nous arrive d'écrire, c'est uniquement pour étaler nos misères individuelles, toutes interchangeables. Nous vivons dans un monde sans mémoire de l'instant. Un monde si dépourvu de vérité qu'il en devient invivable pour la part de fiction, de rêve, qui sommeille en chacun de nous. Je ne me ferai pas plus longtemps l'apôtre d'une égérie imaginaire.

Je parle de ces nombreux fragments irréconciliables de MOI. J'ai bien pressenti ça lorsqu'à moitié fou, j'arpentais les rues avec ma canne décorée de photographies centenaires. Il y a des zones où il ne faut pas aller. Le nez pulvérisé, écrasé par un mur invisible. Mais voilà, le puzzle reste ennuyeux. Les morceaux sont écornés et les pièces sont passées entre trop de mains. C'est pourquoi je me sens comme le Roi de la nuit. Et si las de me lever dans la répétition générale du jour.

Dis-moi, combien de temps devrai-je errer ainsi dans la platonique vision de ce qui fut ? De l'aube dorée que je n'ai entrevue qu'en rêve ? La « Belle Époque » des lendemains

sans conséquences... Voler, perdre un job, dormir une heure par nuit, c'était ça, mon quotidien. Et j'avais le sentiment de vivre.

Pour dîner, je vais manger un plat congelé, composé de pâtes détrempées et de sauce tomate aigre. Après, j'irai grimacer de malaise en société. Je mettrai mes habits de citadin un brin négligé, question de ne pas attirer les regards ni d'éveiller la suspicion. Mon costume noir, d'une neutralité affectée, mais correct. Ni chic, ni sale, juste de circonstance. Je serai certes gentil, comme le sont les mélancoliques, les neurasthéniques. Et autres niques. Je vais m'accrocher aux quelques objets sans ombre qui tomberont sous ma main : crayon, documents « importants » et, surtout, feuilles lignées.

Dans le bleu délavé de tes lignes, j'irai me noyer d'ennui sans écrire un seul mot valable. Viendra l'heure « horloge » où le parcours sinueux de l'aiguille me surprendra par sa lenteur, ses spasmes, ses retours en arrière ou ses avancées imprévisibles. Mais toujours avec ce vertige de rester-en-vie-là quand mes yeux veulent se sceller sous le poids des paupières. Et je me giflerai mentalement, reprenant la cadence, comme un rameur dans une mare épaisse. Je survivrai très certainement, mais avec ce petit quelque chose en moins. Ce sentiment inconfortable qu'entraîne la prostitution. En revenant ici, j'aurai la précipitation de qui veut rattraper une journée en quelques heures. Je m'ouvrirai une bouteille de bière et, du coup, je serai projeté hors de moi jusqu'au lendemain. Je serai comme un cowboy du Far-West attablé au saloon, sa besace chargée d'expériences et d'aventures, et légitimé ainsi de ne plus lever le petit doigt. Dans ces eaux houleuses, ces songes de nuit aux contours imprécis, je pourrai mourir dix fois, rire aux larmes et pleurer. Toute la journée sera remplie de cette régularité malade. De cet encadrement insupportable. Je bois l'ennui constant, le copié-collé des journées et des semaines entières.

.....

5 décembre

Vu tantôt un étudiant vêtu de haillons, en train de fouiller dans les bandes-dessinées. La bibliothèque était déserte vers les six heures. Cette vision m'a fendue le cœur. Jamais eu cette ténacité naïve, cette assurance laborieuse, cette capacité de « croire » aux structures... Tel un traître traqué, j'ai toujours couru à la recherche des chemins détournés, et j'ai toujours singé la motivation, alors que tout ce qui m'anime, ce sont les plans d'évasion... Mon seul recours : rêvasser grâce à mon cerveau-tentacule ou parcourir ses dédales sinueux aux confins des mots.

Hier soir, j'étais si fatigué que toute velléité de revivre ma journée à l'envers s'est évanouie. C'était plutôt comme circonscrire le dernier souffle offert : ressasser à la place ma vie de cauchemars et de rêves. Je recommençais, de jour, ce qui m'était donné d'apercevoir dans le labyrinthe des vieux songes pourris : les actes manqués, les refoulements, les terreurs nocturnes. Je m'accablais dans le chiasme des douleurs indicibles de l'adolescence. Obsolètes projets de raté. Mais je contemplais tout ça à froid. Détaché de moi-même, comme si j'avais été enlevé par un extra-terrestre. Revivre la trame de sa vie à l'envers, le parcours tortueux des minutes aux heures, avec complaisance, en réinventant au passage ce qui dérange trop ou en grossissant ce qui rend heureux...

D'ailleurs, mes yeux paraissent plus sombres ces jours-ci, comme ceux d'un animal ébouriffé, trouvé dans une mare de sang. Je ne fais plus de cas des restes économiques (le solde de votre compte est de un dollar et dix cents), ni des repas sautés (un bol de céréales sèches le matin et un bol de pâtes gorgées d'huile d'olive pour dîner-souper), ni des cheveux sales (parfois lavés à chaque jour ou quand ça adonne, soit une fois par semaine). Je suis peut-être un cadavre, mais je m'efforce de sourire malgré l'haleine fétide et les douleurs stomacales. Ai-je déjà rêvé d'appartenir à une communauté secrète ? Probablement, puisque

les contritions m'exaltent autant que la débauche. J'assène parfois quelques assermentations à mes illustres auditeurs imaginaires. Je n'ai pas recours à mes contemporains, mais je m'impose en digne descendant de mes ancêtres funestes. Je puise dans le « fini » les spasmes propres à m'autoguidier vers des esprits célestes. Il y a comme une porte de sortie secrète au tournant des w-c divins, comme un couloir qui bifurque à l'ombre de l'antichambre du paradis. Lucifer tient les clefs, tout autant que ses bourses, et se gausse constamment d'être le Grand Copain numéro un. Et Dieu ne dit mot consent. Dieu en personne nettoie les latrines de ses ennemis et, parfois, un regard à la dérobee suffit. On peut entendre un rire étrange en provenance de ses entrailles. Ça se compare à l'éclipse solaire, j'imagine. Je n'ai plus un seul iota d'espoir en l'humanité rampante. Je me compare aux limaces, aux cloportes, et j'aspire à m'évanouir dans l'humus de la déraison, en fier – non, pas toi Satan – destructeur de la stupidité humaine. J'ai eu autant de kabbales personnelles que de paquets de cigarettes entre mes mains. Si je puis m'acheter un dernier verre, je le boirai à la santé de tous les gens que j'aime. J'ai eu tant d'amour pour mes proches qu'ils sont devenus pour moi l'univers entier. Dépendance affective ou romantisme excessif ? Je trahirais volontiers la terre entière pour un seul sourire de Caroline.

6 décembre

Première neige.

Cher Marout, je ne m'y ferai jamais. J'anticipe l'assaut de mille microbes qui attendent d'éclore pour ne faire qu'une bouchée de mon organisme usé. Il suffit que je passe trois ou quatre jours sans boire pour que toutes les défaillances remontent à la surface. Ce soir, les cigarettes ont un goût de fauteuil pour vieillard dans un appartement surchauffé. Je me rappelle quand j'étais petit, autour de la période du changement d'heure. Je m'imaginais

depuis mon lit, tard le soir, courir en pleine nuit dans des champs couverts de neige... Courir sans arrêt pour me fuir. Je m'endormais souvent par peur de penser, et je me réveillais avec des monstres dans la tête. Je contemplais, du haut des estrades d'un aréna bondé, des visages sanguinolents et féroces.

Encore une autre journée à catalyser l'irréparable. Comment le poids d'une seule seconde sera-t-il surmontable ? Je m'affranchirais volontiers de tous mes projets si je pouvais un seul instant me concentrer. Trouver un morceau de quiétude. Le Malin se pointe toujours au moment où on ne l'attend pas. Les plus grands mystiques de notre temps arpentent les ruelles crasseuses. Il n'y a pas grand-chose à tirer du précipice divin autre que l'ablation de soi perpétuelle. Ou la déraison. Mais les bouges du Malin n'offrent pas plus d'issue. Il cherche notre perte, notre isolement sous toutes ses formes. Il architexturise le monde à travers ses immeubles pourris et ses chevaliers des fonds monétaires. Le sexe se vautre dans l'argent. Une boucherie de chairs râpées sous la gouverne d'un lombric sans fin qui se mord la queue. Et le Divin, un cube de camphre pendu au cou, creuse sa tombe avant l'heure. Tant pis pour celui qui voudrait conquérir un peu de lumière.

7 décembre

Triturer les détrit. Fouiller dans les fourrages : le job du cerveau bandé de lui-même qui écrit.

8 décembre

Cher liste, je ne sais plus à qui j'appartiens. Je voudrais faire partie du clan des réactionnaires, des malfaiteurs et des comptables ! Pourtant, une langue sale et redoutable contamine mes mots et mes pensées... Quand je pense à toute cette énergie endiguée dans

l'œuvre des esprits frileux, enrôlés dans leurs caprices vains de phtisiques ou d'impuissants, à craindre la vie et à professer comme des prêtres de faïence ! Je veux me joindre à la race des concierges et des allumeurs de bougies. La littérature n'est qu'une schizophrénie communément admise. Un asile pour les intoxiqués, les peureux ou les débauchés ! Des branleurs de salon...

Je veux détruire le concept même de mot. De toute façon tous les instants heureux qui nous sont donnés dans cette vie pourfendue sont ceux qui se passent de mots et échouent sur le sparadrap de notre cerveau recousu. Et je veux l'endommager encore plus, ce cerveau que je n'ai jamais voulu connaître. Cette monstruosité qui m'a pesé si lourd à travers ces années. Le bonheur ramollit la cervelle. Moi, je veux la voir disparaître. La vérité est qu'il n'y a rien de valable dans cette pratique pitoyable qui consiste à gommer le néant ou à consigner tous les instants potentiels de bonheur à la sécheresse du papier... Il s'agit d'une forme d'auto-prostration : s'ériger comme unique voix... Comme si la solitude ne pesait pas déjà assez... J'arriverai peut-être un jour à me passer, non pas de bière bon marché ou de cigarettes à rabais, mais de toi ! De pages, de mots malsains et ravageurs. De points, de pointes, d'accents, de langues râpeuses comme du papier sablé. De ces haleines insupportables. Pires que la mienne. De la nécessité de répondre, d'ouvrir une brèche, d'établir un contact et d'y croire !!!

18 décembre

Cher calendrier, c'est moi. Encore.

Sinueux parcours du pied posé sur le parquet qui souhaite maintenant fouler la moquette. Je perds toujours quelque chose. Je suis incapable de partir sans oublier quelque chose. Quand je suis bien, je suis incapable de faire quoi que ce soit. Si je suis malheureux, je

me rive à un seul geste que je reproduis compulsivement.

Aujourd'hui, au centre d'achats, tout le monde me regardait comme si j'avais été un nid de guêpes ambulant. De la plus crêpée au plus ventripotent, c'était le même air effrayé. J'ai failli m'effondrer devant un stand de revues, tant les couleurs criardes m'agressaient. J'ai acheté un magazine pour ne plus me faire scruter et j'ai constaté que le tintement des pièces de monnaies avait réactivé la bande du vidéo de la normalité. Tout le monde a poursuivi son chemin.

De retour ici, j'avais très faim et j'entretenais beaucoup d'attentes à l'égard du plat de pâtes que j'allais préparer. Comme d'habitude, le pesto m'a lassé très vite, et je suis allé jusqu'à mon lit. J'ai sombré dans ce mauvais sommeil d'après-midi qui rend la tête cotonneuse et la digestion lente. À mon réveil, il était déjà temps de me rendre au travail. Après quelques hésitations, j'ai pris cinq comprimés, puis me suis rendu à l'entrepôt. Tous mes collègues se mouvaient dans une même valse (aussi insipide que d'habitude), mais supportable à travers le flou artistique de la codéine. J'ai pu singer des sourires à quelques personnes alors que, la semaine passée, j'étais si vanné (avec mon cerveau qui vrillait comme une turbine détraquée) que je n'arrivais même pas à garder les yeux ouverts plus de cinq secondes d'affilée.

4 janvier

Chère chiotte, les journées de semaine s'enchaînent les unes après les autres. Comme je travaille moins ces temps-ci, je compte mes sous. Je retourne maintenant mes bouteilles vides. Et j'essaie de ne pas trop sortir. L'autre fois, une migraine atroce s'est déclenchée tout de suite après l'ingestion d'un repas tout ce qu'il y a de plus équilibré. J'ai toujours un goût de métal dans la bouche et je rationne mes cigarettes. Au moins, les voisins se font discrets ces

temps-ci. Tout baigne dans un cauchemar muet. Je me lève avec l'envie de me recoucher. Seule l'idée de m'enfuir m'anime un peu.

5 janvier

Suspendue à des candélabres de cauchemars, ma carcasse s'érode. Les yeux secs et l'humeur de corbeau sont au rendez-vous.

6 janvier

Cher encombrant amas de feuilles, c'est drôle, je n'ai jamais eu si peu à dire et, pourtant, je m'accroche encore plus fort à toi. Les sentiments s'usent, mais les mauvaises habitudes s'incrument. Pensée de la mort en tant que sommeil extatique. Vision de la mort en tant qu'abysse glaciale où jamais je n'irai. J'oscille entre le romantisme de la libération et la terreur matérialiste de la décomposition. Trois comprimés et je peux passer à autre chose.

7 janvier

La bière ne me fait plus d'effet. Je pourrais en boire toute la nuit, tout ce que ça va faire, c'est mettre un peu de sang autour de mes idées. La cigarette, c'est idem. En période de manque, j'arrive à me rappeler l'engourdissement qu'elle me procurait jadis.

Avril, je ne sais pas la date et je ne veux pas le savoir

Caroline et Dez sont heureux. La nouvelle de la venue du premier enfant marque au fer rouge ma solitude et c'est comme si le peu d'ailes qui me restait avait été coupé à la racine...

.....

9 mai

Chère Feuille Morte, quelque part, non loin de chez moi, il y a un bois centenaire. Préservé ou presque. Les vieux troncs d'arbres déracinés restent là, pour témoigner de je-ne-sais-quoi. S'il m'arrive parfois de vouloir abréger mes journées, je vais m'y écraser, quelques bières sous le bras. J'observe les fourmis qui grimpent le long de mes jambes et, assis en indien, je me laisse absorber par le vide. Je choisis toujours le même arbre et je ne bouge pas, sauf pour ouvrir une bière ou allumer une cigarette. Quand le disque est fini, car j'amène toujours mon vieux baladeur, je ramasse mes déchets, je me lève, puis je m'en vais. Rien à dire sur la « séance » d'aujourd'hui, mis à part son efficacité renouvelée : les esprits de la nature m'offrent encore l'occasion de fusionner avec l'hébétude primordiale !

10 mai

Voilà maintenant près d'une semaine que je tente de me sevrer de la civilisation. Le temps se tamise lui-même, saupoudrant de blanc les minutes stériles. Pas de souffrance, pas de joie, juste la mécanique des heures ouvrières, des tâches à recommencer. Vivre comme un laboureur par temps de canicule. Bêcher, bêcher, bêcher et ça passe. Je pensais pouvoir y trouver une motivation pour continuer. Je n'y vois qu'une raison de plus de m'effondrer de fatigue. Mes yeux ferment tout seul. Je vais me coucher.

Autant dire que l'écriture ne tient qu'à ça : un cerveau pris d'assaut par des ennemis chimiques. Les voilà qui désertent. Plus rien à dire. Les heures cryptent d'autres heures. Les apparences sont maintenant formatées dans le curriculum vitae de mes peurs. J'avance dans la nuit, sans question. Avec pour seule boussole le cendrier plein à craquer de la veille et les caisses de bière détrempées par la pluie. J'irai tantôt de par les rues, traîner mon vieux corps malingre d'adolescent attardé. Pour essayer d'épouser la contenance du citoyen préoccupé et

las.

Hier soir, le téléphone m'a occupé une bonne heure. J'attendais un appel de Caroline. Elle m'avait dit qu'elle était fatiguée. Elle m'avait prévenue de l'éventualité d'un silence de sa part, mais j'avais tout de même misé sur cet appel pour racheter ma journée. Le foutu système de compensation... L'engrenage de la tristesse. Les épousailles spontanées de l'enthousiasme naïf.

Je n'ai plus rien à dire ni à faire si le borbier se solde encore par l'échec de mon entreprise de perfectionnement. MON ENTREPRISE DE PERFECTIONNEMENT : nouvelle « philosophie » du moment apte à diriger mes yeux secs vers l'instant présent. Ne pas laisser le stress contaminer mes avancées. Accomplir la Tâche du vivant. Remplir ma fonction d'organisme sans but digestif et ne plus laisser la porte entrouverte à la précipitation, aux aveux hargneux, à la projection angoissée.

J'ai rêvé que je volais très haut dans la stratosphère, en compagnie d'une sorte de mage à la longue barbe, en toge claire. Nous survolions un HLM et, dans chaque pièce, il y avait une mise en scène scabreuse : junkies, disputes de ménage, orgies sanglantes. Le mage voulait me montrer « les images du monde que j'habite ». Ensuite, nous sommes montés, toujours en apesanteur, dans une haute tour qui ressemblait à un donjon. Il y avait, au centre de cette pièce délabrée, un grimoire posé sur un lutrin: le cliché du livre d'alchimie. Curieux et attiré par les arabesques inscrites sur les pages (j'étais conscient de la fragilité du rêve et à mesure que je tentais de lire, tout autour s'embrouillait), je me suis réveillé avec la nette impression d'avoir « vécu » quelque chose de spécial.

11 mai

Tu ne me croiras pas, cher journal, mais, enfant, j'avais la manie des collections :

guides sur la pipe, vieilles photographies daguerréotypes, timbres puis, un peu plus tard, disques. Je me rappelle le plaisir que j'éprouvais à regarder ma collection de disques VIEWMASTER à travers ma visionneuse. Mon préféré était celui où Casper s'enfuit d'une maison hantée avec, en arrière-fond, un ciel bleu nuit. Je me réfugiais dans la contemplation de cette seule image, comme on s'effondre dans la consommation de morphine. La compulsion et l'envie précoce de fuir la réalité. Déjà j'avais le profil type du toxicomane.

12 mai

Tu l'as compris, j'imagine, je n'ai jamais cru aux « activités ». Mon manque de conviction dans l'équipe de soccer de l'été ou les camps jeunesse dans lesquels ma grande insécurité était trimballée ne m'ont guéri de rien. L'accueil goguenard et stupide de ces redresseurs de personnalité aux discours convenus non plus. Déjà cynique à dix ans...

Je me rappelle cette soirée où, après avoir chipé un pichet de bière dans un bar miteux, Caroline, Dez et moi sommes allés le boire en dessous d'un pont... Comme nous étions loin de la ville et de ses tracasseries de petits capitalistes. Tant que nous avions quelques dollars, des cigarettes et de la codéine, ça suffisait pour « réinventer le monde ». Oui, nous étions coupables de naïveté et d'insouciance, mais jamais de mal-être. C'est ce qui cloche avec la rhétorique sociale : tout mettre dans le même panier quand on ne comprend pas. J'ai encore ma propre rhétorique et elle m'invite à aller rejoindre les paumés sous le pont plutôt que les « petits capitalistes »...

13 mai

Souvenir blanc, non pas à caractère sexuel ou du genre « rite de passage » : les soirées

où je buvais en poivrot toutes mes pulsions. En atteignant le degré zéro de la mémoire, j'arrivais en filigrane à embrasser tous les « étants ».

14 juillet

Rêve : qu'est-ce qui se passe lorsque sonne à votre porte un prospecteur de la nuit et qu'il vous réclame tous vos papiers, votre identité, votre matricule, votre carte zébrée, votre certificat d'authentification, votre formulaire d'autorisation et que vous vous trouvez en caleçons, parce qu'il vous a tiré du lit ? Est-ce qu'il y a un terrain d'entente ou un compromis possible ? Les questions inévitables peuvent-elles être écourtées si la procédure se révèle inflexible ? Pourquoi alors gaspiller autant de temps et d'énergie, « non, je ne pourrai plus dormir de toute façon », si rien ne laisse présager une ouverture ?

7 août

Chère feuille plus fripée que les autres, tantôt, dans l'autobus, je scrutais le toit des vieilles maisons de la rue Lavennière avec le ciel gris acier en arrière-plan. Tout est si sombre et froid ici. On respire la maladie partout.

8 août

Cher con, les strates textuelles se raccourcissent à l'image des pérégrinations limitées de mon cerveau. L'extrême dénuement n'amène aucun progrès spirituel. Tout ce qui vient se foutre dans mon chemin, ce sont les mêmes parois usées de mon habitat personnel. Impossible de disparaître complètement de son vivant. Même le vide fait office de réservoir vital. Pourquoi ne pas essayer de tout garder en dedans jusqu'à l'implosion finale ?

Peut-être que je ne suis pas assez vivant pour être suicidaire. Fantôme naissant,

gargouillant de mauvaise foi dans la boue liquide et noirâtre de ses miasmes. Dans la bouse abjecte de sa méchanceté sont secrétés des plans malicieux pour contrecarrer mes jours. Quoi qu'il en soit, les pensées vides, suintées par l'organisme invisible, vont créer de violents maux de tête chez la victime.

9 août

Dimanche : le matin annonce quelque chose de neuf. L'après-midi sombre dans la rêverie cotonneuse de l'enfance, et le soir, dans une résignation nostalgique. Lundi : le matin est empressé, impatient. L'après-midi s'imprègne de catatonie fiévreuse. Le soir réitère l'alourdissement de la routine retrouvée. Mardi : le matin est confus, bigarré. L'après-midi, sans saveur ni mémoire. Le soir est interrogatif, perplexe ; l'affairement s'installe. Mercredi : le matin s'ébauche en agitation. L'après-midi sombre dans la lassitude nerveuse. Le soir désire autre chose. Jeudi : le matin est tenaillé entre un certain enthousiasme et un dépit quant à qui savoir qui se berne. L'après-midi offre des contours imprécis. L'usure s'installe et les perceptions sont altérées par la fatigue. Le soir revêt des contours de retour au bercail après une longue épopée triviale. Vendredi : le matin semble contenir tous les possibles. L'après-midi s'abat dans la lassitude générée par l'énergie déployée du matin. Le soir s'articule tel un exercice de rattrapage. Samedi : le matin hésite entre l'épuisement et la joie de se lever. L'après-midi se déroule comme une course à relais et, finalement, le soir s'offre telle une éternelle tentative d'évasion (ça avec de multiples écarts, mais le croquis de base est fidèle).

10 août

.....

Chère page d'une arrière-cour inexistante, s'il existe quelque part une solution, une concoction, je la veux et tout de suite. Je suis vanné par l'effort répété, les détours au coin de la rue pour trouver un sachet d'épices ou les formulaires incessants à remplir. Je lis avec délice les nécrologies de suicidés paumés que je glane ici et là, et les récits de vies ratées m'exaltent comme un café de mauvaise qualité. Ça n'est jamais suffisant, hélas.

Ces derniers temps, je me réconforte au réveil avec la pensée de ma mort prochaine. Je ne veux pas trop la brusquer, mais je l'envisage maintenant directement. En attendant ce jour « J », j'essaie de me répéter, tel un mantra, qu'il me faut observer une lenteur plus prononcée dans mes gestes usuels. Essayer l'apposition d'une touche supplémentaire de gentillesse détachée dans le moindre de mes mouvements. Rassembler le féminin et le masculin. Abolir le schisme âpre de la masculinité frustrée, élevée au rang de détentrice de tout pouvoir décisionnel. Ciseler en silence une œuvre d'art. L'observation prolongée d'un caillou ou d'un bâton de suçon devient un événement au même titre qu'une rencontre papale. Si j'arrive à saborder la mainmise de l'instant par la virtualité, je pourrai vivre encore plusieurs années. En revanche, la concentration nécessaire à l'accomplissement de cette tâche est si grande que je crains l'effacement de la spontanéité, seule garante de l'inscription signifiante du sujet. Je sens déjà mes forces s'amenuiser au contact du vide ambiant. Des bouts d'yeux, des fragments de vêtements m'exhortent à m'étourdir. Pas de fuite, mais un enracinement sans fin dans le virtuel, domaine infini du plat raisonnable. Avancées du tactile effarant sur les reculées affolantes du cervical effrayant. Je m'épuise en cerveau disjoncté sur des fusibles de souvenirs vécus ou seulement imaginés. Le sommeil est mon tombeau. Plusieurs fois par jour, mes yeux se rétractent vers l'intérieur et refusent de collaborer. Mes membres se rebellent contre cette légion d'impulsions électriques qui tentent de pulser du sang dans du minerai desséché.

.....

J'ai toujours eu sur la conscience l'âme d'un grand-père qui sculpte ses pipes dans du vieux bois vermoulu et qui empest le camphre. Dès que je tente un regard panoramique autour de moi, je ne vois que des fragments. Je suis incapable d'appréhender le tableau dans son entièreté. Mon esprit ne perçoit que les anomalies. Il se refuse à laisser couler l'harmonie entre les êtres et la matière. Il se cramponne de toutes ses forces au refoulement paléolithique. À force de rider ainsi la peau de mon visage, je vais m'effondrer avant l'âge dans le cratère de la sénilité bougonne. Est-ce que je me suis joué un tour à moi-même ? Ai-je créé cette illusion d'optique ?

11 août

Cher Kleenex, peu importe ce que je lis, je sens au bout de ma langue l'acidité affluer. Un dégoût en provenance de mes entrailles. On dirait une bulle pleine de vide. Un gondolement inutile rempli de surenchère. Et j'entends la petite voix susurrée de millions de petits papillotages prêts à suinter de plaisir au son de leur timbre individuel. La réponse que je cherchais dans les livres, je l'ai trouvée dans l'alcool et les opiacés. Le processus de croissance que je m'imposais n'a généré qu'excroissance. Le processus de destruction que je m'impose génère le néant où je veux me noyer pour l'éternité. Amen.

12 août

Journée faste, faste ! J'aurais envie de recouvrir des pages entières de ces deux mots magiques. J'ai récuré ma toilette et, dans sa brillance retrouvée, j'ai miré plus d'humanité que dans tous les visages que j'ai croisés depuis vingt-cinq ans !

13 août

.....

Je vais me tuer encore plus que physiquement. Je ne cesserai de le professer, mais il y a réellement une trame événementielle distordue qui se déroule à un autre niveau et qui prend le contrepied exact de ce que nous connaissons ou croyons connaître. Y danse nuit et jour, dans un espace qui ne connaît pas la durée humaine, une légion de déchets spirituels qui, massés, élaborent des conversations insupportables, ponctuées de poésie, de listes d'épiceries, de tracts électoraux. Ce qu'ils disent n'a aucun impact. L'émission continue de sons, de bruits, de mots, de rots, de gaz, assure une pérennité à leur activité. Se vampirisant à l'extrême, ils préfèrent l'agglutinement à la séparation. Dans certains états de conscience fortuits, la vision de ces spectres d'origine humaine peut révéler au spectateur une vision d'enfer : sorte de montage baroque de détritits mentaux composé de songes humains matérialisés qui tentent, malgré tout, de recomposer les traits d'un visage humain.

14 août

Cher, avant, Caroline et moi avions tout le temps du monde pour nous ennuyer, déconner ou tout simplement déraiper. Les journées s'empilaient sans discontinuer, et les années pouvaient apparaître aussi courtes qu'un été.

Désormais, le temps est compté, fiché et enregistré. Il apparaît sur différents bordereaux qui doivent être constamment remis à jour. L'énergie dispensée à gérer les minutes équivaut à celle déployée jadis pour s'approprier ses saisons. J'ai eu encore la visite d'inquisiteurs sociaux hier après-midi. Mes comptes à rendre n'avaient pas été rendus à temps. Je croyais pourtant avoir consigné mes fiches de motivation et mes demandes de délais. J'ai peut-être laissé de côté quelques formalités durant mon voyage. Mais ça, je ne peux pas m'en servir comme alibi.

.....

20 août

Caroline. Je l'aime tellement que je me suis juré de ne jamais la trahir par les mots. La coucher sur du papier déprécie ce que nous avons vécu. Toi, mon cahier d'écriture, tu n'es qu'une armée de cafards. Rien de plus.

2 septembre

Cher amas de papiers, les cauchemars s'étendent maintenant, tel un tartare de bœuf faisandé, dans toute la ruelle. J'ai perdu l'obus premier et je dois composer avec le manque de vigueur et la fatigue culturelle du jeune premier. Reprendre sempiternellement la même route, voilà ce qui épuise le vieux Chinois ridé. J'ai déjà happé mon destin par les cornes et je me suis ramassé en morceaux sur le pavé.

Là, je me contente de faire mes courses sans mot dire et j'accoste, le soir venu, sans une plainte. Cassandra ou Orphée fantoches, où êtes-vous ? Je navigue presque parmi les nuits nulles et les désirs détruits. Un beau jour, pourtant, je recommencerai à te rédiger pour vrai et j'irai encore plus loin qu'il est permis de le faire.

10 septembre

Cher jour nul, je t'ai déjà dit qu'à mesure que je m'éloignais d'elle, Caroline se rapprochait de Dez ? Les premiers temps, j'éprouvais un plaisir voyeur à les écouter discuter sans fin durant nos soirées. Il faut dire que Dez était généreux en matière d'alcool et ça aidait à m'insensibiliser. Au fil du temps, bien qu'ils n'aient jamais été du genre à s'embrasser en public, il devenait difficile de rester indifférent. Peut-être parce qu'ils se voyaient maintenant beaucoup plus en mon absence...

.....

11 septembre

Mon ti-nami, je me rappelle avoir jadis espéré mourir d'apothéose dans un amour sanglant et funeste ou bien ravagé par une cirrhose. Maintenant, je le sais : ce n'était rien de plus que la volonté d'aller à contre-sens.

12 septembre

Roule ta bile, vieux rapace, je ne crois plus en tes pouvoirs malicieux. J'irai t'enterrer par les grands chemins derrière le pin ancestral et plus personne n'ira visiter ta tombe. Par nuit claire, j'irai faire l'offrande de tout ce que j'ai pour te permettre de mourir à ma place.

13 septembre

Cette manie du vivant d'apposer sa trace là où ça respire. Voilà pourquoi je ne pourrai jamais me tuer. Je préfère sombrer avec indifférence dans l'abêtissement animal et perdre un à un mes acquis humains. Se tuer, c'est donner raison au monde social qui œuvre à notre mort avec un acharnement quotidien. Lui faciliter la tâche revient à dire qu'il nous atteint dans notre fibre intime, ce que je ne puis supporter. J'emploie le plus clair de mon temps à tenter de me désintéresser de mon cas pour retrouver cette vision originelle. Je maudis un à un les artistes qui se sont tués au nom de l'idéalisme. Ne plus laisser la parole à ce cas « fibre intime » qui bave son chagrin d'enfance répugnant sur ce journal.

20 septembre

Par moments : « passe au retour », « sac de bourres », « prend un gratteux » - la

terminologie spécifique de l'entrepôt hante mon esprit et dépouille mon être de son espace.

1^{er} octobre

Après huit heures et demie passées à l'entrepôt, je sens toutes les fibres de mon corps se ciseler davantage. Une journée de plus d'espérance de vivre à raturer.

2 octobre

Chère feuille de cartable, quand je parle à 101030 ou à Ministrelle, je mens. Je ne m'intéresse pas à ces êtres. Je suis obligé de parler avec eux, puisque nous nous côtoyons dans le cadre d'un même travail. Si j'étais « moi » avec 1010trelle ou avec Minis30, le contact ne durerait pas plus de cinq secondes.

3 octobre

Cher Torchon, comment faire pour « croire » à ce que je fais ? Je place quotidiennement une quantité de torchons (des best-sellers psycho-économiques ou des biographies insipides) dans un espace réduit où je ne peux jamais m'asseoir. Après l'usure de la répétition, il n'y a rien d'autre qu'une maigre pitance. À peine une paie.

4 octobre

Je sers annuellement quelque mille clients et, sur ce lot, à peine trois personnes me reviennent en tête. Mais je n'ai rien de spécial à dire sur eux non plus.

5 octobre

Ministrelle et 90210 travaillent en habitant leur corps comme s'ils étaient fiers de

bouger à la cadence du roulement de l'entreprise. Un certain érotisme malsain fraye avec le tintement de la bourse capitaliste. Les uns se gavent à même la faim des autres.

.....

6 octobre

Sinuosités arbitraires, abstractions sommaires, bilans négatifs, aujourd'hui je n'ai pas seulement récuré ma toilette, j'ai aussi brossé mes yeux !

7 octobre

Peau d'arbre, il est impératif de ne jamais marcher deux fois la même journée dans la même rue. Ça sape l'harmonie et favorise les mauvaises rencontres. Comme ces fantômes de la job croisés dans la rue et que je suis condamné à saluer sur mon temps personnel.

8 octobre

J'ai suffisamment étudié les écrivains suicidaires pour m'assurer qu'eux et moi ne sommes pas de la même espèce. Presque toujours, ce sont des narcissiques colériques prêts à rallier la loi du plus grand nombre et à dénoncer des amis. Ils mettent toujours de l'avant le Grand Art comme seule échelle de valeur. L'écriture constitue leur unique sacerdoce. Ouais.

9 octobre

Cher Nil Nothing, souvent, j'ai des accès terrifiants de désespoir. En revanche, je vois clair dans mon jeu : les données factuelles, biologiques ou météorologiques influencent à elles seules mes états d'âme. Jamais l'écriture ne peut justicier de se tuer. La vie non plus d'ailleurs. Il s'agit toujours d'irritations accumulées, de la fatigue de croiser d'autres humains, d'un dîner qui ne passe pas, etc.

.....

10 octobre

La vieille mesure bat encore le fer froid de l'automne putréfié. Des cadavres d'humains à baiser à journée longue, des bouches sales à écouter. Mon garde-manger est plein de terre, car mes « amis » n'enlèvent jamais leurs bottes. Heureusement, Caroline est venue faire un tour.

11 octobre

Cher journal de crétin boutonneux, hier, j'ai ouvert par mégarde un tract publicitaire en pensant que c'était un message de l'au-delà ! Le suicide est la déraison des faibles, l'objectif des peureux. Directeur de musée en train de discuter avec fille sur future icône comme si déjà morte. Au cœur d'une canicule improbable. C'est raisiné d'humains et de bitume plâtré. Je n'arrive pas à respirer parmi cette machinerie poussiéreuse encombrée de fils, de bouts de bois, de métaux et de fragments de plastique.

Et le compteur des jours sociaux est encore le même : arriver à l'heure au travail, repartir pour une pause avec le désir croissant de retrouver ses collègues pour montrer son nouveau veston ou affûter sa voix comme il se doit. Moi, dans cette canicule insoutenable, je dérive de fièvre en fièvre en espérant faire éclater mon compteur et ne plus exister. C'est de mon vivant que je veux me suicider. Je ne veux pas me tuer à mort : je veux renaître là où il y a la Vie.

Il n'y a rien à foutre dans ce monde. Tout est ennui, circonscrit pour une conscience grosse comme une tête d'épingle. La répétition générale aura toujours lieu et jamais il ne sera possible de déchirer la toile. Alors, on se rabat sur l'intoxication et ça coûte cher, et ça fatigue encore plus. Et on essaie de retrouver ces joies simples, mais on sait bien qu'il n'y a plus

d'enfance. Rien que la fatigue du devoir ou l'amertume de la démission.

C'est toujours au cœur de la canicule que je ressens mon dégoût pour les collaborateurs. La chaleur rapproche, nivelle et met à nu l'animalité que tous essaient de travestir en visées ambitieuses. Je crois qu'il est impératif de tout placarder, de rapiécer le tout sous peine de se changer en bicoque sifflante au vent.

Le suicide m'apparaît toujours faussé par tous les branleurs de salon qui ont traversé ce siècle. Le sang a été liquidé pour être remplacé par l'odeur de papier ciré des tracts publicitaires. Si je choisis un suicide, ÇA SERA LA LENTE DESTRUCTION. Pas une petite vite proprette de cadavre frais, prêt à être exposé sur une jaquette pure soie de vélin de Boulogne ou autres fétiches pour cerveaux érectiles.

La nuit passée, j'ai vomi tant d'alcool que ma bouche a gardé un goût de fer. La vie subitement sans saveur, sans échappatoire. Encore plus dangereux que tout ce que j'ai jamais connu. Plus de routes nulle part. Même les rêves deviennent lézardés. Après, on récupère un regard froid, incapable d'aimer rien ni quiconque. Avec ça, une vieille rive longtemps projetée. Le désir d'être ailleurs. Plus rien ne fonctionne. Chaque décision scrutée à la loupe jusqu'à la dissolution complète. Les gestes esquissés sont des filons impensables, irrécupérables. Comme le rire, maintenant sec et déconnecté de lui-même. Un tic. C'est ça. Je suis devenu un simple rictus face aux heures. Un suppôt de Satan. L'Ultime vieux blasé aux yeux d'arbre qui a pris la sève sans permission et se retrouve hirsute, monstre hybride. Face au monde. Accablé par une vision trop crue, trop nette de sa nécessité de mourir. Son arrogance de pacotille et ses expressions toujours « de circonstances ». Ses anecdotes m'ennuient maintenant au plus haut point, et je ne les supporte plus qu'à coups de rasades de bière ou de vin. Mon soulagement à la pensée de sa mort me fait comprendre que je suis arrivé au dernier stade. Lorsque la condition d'ami disparaît aussi, il n'y a effectivement plus

rien à dire. Est-ce que je parle de moi ici ? Je ne le sais plus.

12 octobre

Mon vieux, j'ai végété hier comme une chiffonnette molle. Caroline et Dez étaient amochés, eux aussi, mais on va peut-être remettre ça ce soir.

13 octobre

Chère Nécrologie, tout me paraît lourd de conséquences. Les pas, la reprise de la respiration, empêtré que l'on peut être dans ses membres.

Quand j'ai débouché dans un bar, la médication commençait à faire effet. Maintenant les heures valent diaboliquement et elles peignent au ciel des teintes de plus en plus précises. Les conversations ne finiront jamais et tout autour ne sera qu'ambiance. Dans le silence. Tout ce qui se jouait là-bas, les conversations, les effleurements, tout ça était mimé par des poupées désarticulées singeant si bien la vie qu'elle en paraissait encore plus belle. Moi, je suis certainement la poupée la plus disloquée... Pendant que mes acolytes discutaient, j'allais vomir en tenant mon paquet de cigarettes à proximité. Il semblerait que les maroufs puissent s'emparer de notre âme dans ces moments-là... Alors, comment savoir si je serai la bonne personne à mon réveil ?

14 octobre

Chère Rita Pronovost, maintenant que j'ai regagné ma super-masure, je vais essayer de me créer une soirée d'actions successives orientées vers l'immédiateté : me moucher si j'ai besoin, ouvrir le robinet, jeter un regard vers l'extérieur d'un air préoccupé. Si ça ne marche pas, parce que l'ennui ou l'aisance des mouvements est alourdie par la chaleur ambiante, j'irai

me coucher et me noyer dans mon cerveau qui projette, à longueur de journée, des images et des sons aléatoires sur une toile salie : un amas rouge, du boudin peut-être, sur une vieille chaise de patio, le rire méchant d'un moustachu maigre et ridé, une page de cahier d'exercices que je n'ai pas envie de remplir.

15 octobre

Apparemment Dez et Caroline viendront toujours chez moi en raison de ma « bonasserie rien à perdre » et du respect qu'ils me portent, chacun à sa façon.

16 octobre

Il faudrait bien que je trouve un moyen de faire plus d'argent. Tout coûte trop cher ces jours-ci et je m'adonne à des passe-temps onéreux.

17 octobre

Des candélabres de moisissures.

18 octobre

Névrosé jusqu'au bout des os. Je me joue la comédie. La farce n'est plus drôle quand le rôle prend le dessus sur la sincérité.

20 octobre

J'ai obtenu hier soir le brevet d'emmerdeur public. Je me maudis d'avoir fait honte à Caroline. Comme punition, je me contenterai de codéine ce soir.

.....

25 octobre

Hier, pataugé tout l'après-midi dans un bain glauque rempli de lichens et d'orties. Le verdâtre luminescent de l'opiacé. Vomissement des saisons qui se repoussent. Le cyclique me donne la nausée aussi. Vivre au fond de l'écuelle. Je vais aller piller vos chaumières.

26 octobre

Cher Programme, faut-il se raser le crâne pour faire fuir les mauvais esprits qui se terrent là où c'est luxuriant ? Dès les premiers symptômes : obsession de perdre son nez, pression faciale, éviter de prendre trop d'alcool ou de cumuler les mauvaises habitudes. Déjà réveillé en pleine nuit avec l'odeur âcre du tabac et les gargouilles de mauvais augure qui frétilaient. Si l'impression de faire partie de la race canine avec l'hébétude animale dans les yeux se fait sentir, s'adonner au jardinage ou à n'importe quelle activité ordonnée. Les vampires maléfiques, pétris de haine et de vices, rient des vampires lunaires – anges de la libération.

À l'instar des autres processus initiatiques, l'effet domino des savoirs implicites peut conduire directement à l'asile. Il est donc impératif d'être prudent. L'usage du zyprexa est un pis-aller. La possession démoniaque est fréquente dans ces cas-là, puisque la cloison naturelle entre les deux mondes est alors complètement ouverte. Vu la fragilité du sujet, une contamination est hautement probable. De mon lit, j'ai vécu des combats mondiaux contre des hordes entières de démons. Mon corps se retrouvait comme plaqué contre du béton, momifié et re-momifié, à la merci des caprices de ces infâmes esprits. Un prêtre satanique qui habitait en haut de chez moi a déjà passé une nuit entière à tenter de prendre possession de mon corps au son d'une musique New Age.

.....

27 octobre

Journal, Caroline est venue ce soir avec Dez. Je n'aurai jamais d'enfants, c'est clair. Malgré tout, je les envie. J'ai ramassé quelques photos, je les ai mis sur le frigo. PMS 4 mg, sirop de

28 octobre

Tartare en tapon bituminé dans mon cerveau pâte molle. Yeux secs comme des oignons pelés. Nez qui démange, comme infesté de poils à gratter. Bouche sèche et acide. Gorge crayeuse (bruit de papier d'aluminium). Poumons sifflants. Ventre creux-plein : éjections. Bas-ventre qui zigzague. Jambes endolories de petit vieux. Pieds cornés...

2 janvier

Très longtemps que je n'ai pas écrit. Rien à dire.

3 janvier

Cher journal, Caroline et Dez quittent la ville pour essayer autre chose. Je suis relégué au rang de « vieil ami » qu'on verra une fois l'an. Fini, mon statut compensatoire de « complice ». Je perds définitivement Caroline. Elle n'aura plus un pied dans ma vie présente. Je suis condamné à ressasser le passé. Vais-je devenir fou ?

4 janvier

Tu sais quoi ? Tous les journaux de suicidés m'apparaissent receler une vacuité commune : dans le brouillard de ces vies de Narcisses gavés, le même réflexe d'engloutissement. Au summum du vide survient la « Construction ». Le fameux besoin de

se fondre dans quelque chose. Quand on n'a personne, on finit malheureusement par se baiser soi-même.

5 janvier

Vu un morceau d'être humain qui traînait sur la chaussée. Désuétude des modèles en série. On fabrique maintenant deux fois plus en deux fois moins de temps. Hier, croisé au travail le regard périmé d'un collègue. Ses blagues sur le sport. Ses amitiés masculines qu'il affectionne, comme on caresse sénilement un chat.

6 janvier

Sitôt arrivé, sitôt blasé. Le cancer s'infiltré déjà par plaques d'ennui dans mes cellules. Mes compères, collègues, serrent les dents à leur poste. Encore une autre journée de merde dans l'espace réduit de l'entrepôt. Je m'emmerde et je feins d'aller pisser pour fumer des cigarettes aux heures. Plus on grimpe dans les emplois dits sérieux, plus on constate leur plate niaiserie. Je le sais, puisque j'ai tenté ma chance ailleurs, du temps de mes études... – Que diriez-vous d'un travail épanouissant ? - À mesure que je relève des défis et que je me dépasse, je suis content-content, je suis fier de moi et j'ai hâte de travailler le lendemain. Quand je me surpasse, ça me rend heureux et je suis épanoui d'en faire toujours plus. – Alors, ce travail est à votre mesure, etc.

7 janvier

La terrible vision d'un binoclard impitoyable qui, après avoir lentement déposé ses lunettes cerclées d'argent sur un volumineux manuscrit, explose littéralement aux quatre coins de son bureau. Ces bouts de phrases jalousement polies, ces rixes savamment

dissimulées, toutes ces histoires taciturnes au cœur d'une tempête physique. Contraste nauséeux entre physiologie et abstraction pure.

8 janvier

Souvenirs de quand je fréquentais Caroline. Tous les meilleurs moments, je les ai justement oubliés puisque vécus sincèrement. Souvenir et affabulation : dès qu'il y a une histoire, on est dans le mensonge.

9 janvier

Les papiers ne m'atteignent plus, ni les innombrables décrets virtuels qui traversent mon corps de seconde en seconde.

10 janvier

Revenir tard et sentir dans ses os le sirop noirâtre de l'ennui qui a mijoté toute la soirée dans des bureaux mal ventilés, envahis de néons. Sans compter les assauts bactériologiques et le processus de vieillissement accéléré.

11 janvier

Journal, je sens que je me noie dans l'Abstraction. Mes contacts sociaux sont limités. Presque personne ne partage mes intérêts. Il n'y a pas que ça : j'ai trop lu et trop écrit sur ceux que j'ai lus.

12 janvier

Journal, jusqu'où s'érigera l'infâme promontoire de mon cerveau déformé ? Je

spasme des heures infectes dans les couloirs et ce qui me reste de bouche sert à beugler : « laissez-moi partir »... Je suppute déjà le tombeau qui m'est échu sur la bourse divine, et le foutre tombe sur ma tête. Passé le quart d'heure fatidique, je regagne mon logement de terre et je mange des racines avant d'aller me rouler.

Qu'est-ce qui me réveille ? Le clapotis incessant des liquides plasmiques qui alimentent mon *block-heater* vorace comme pas un. Et je dois aller traîner ma bécane jusqu'aux bâtiments principaux, vêtu comme une poufiasse. « C'est de mise. », qu'on me répète. Je perds trop de temps en route pour ramasser mes yeux, mon oreille, mes mentons qui tombent toujours. Et, dans cette déconfiture générale, j'entre en scène devant 555 personnes et je prends bientôt la forme d'un piquet tant l'énergie déployée, gaspillée, me tire. Et le reste du jeu consiste à faire comme si tout allait bien : « Ânânon fava », « vouivouivoui »...

13 janvier

Caroline me hante sous la forme d'une marout. Les marouts absorbent le résiduel et se l'approprient pour s'en nourrir. Résultat : anémié jusque dans mon dernier retranchement. Mon passé conte de fées raconté sénilement avant de m'endormir.

14 janvier

Journal, je regarde par la fenêtre, et je vois la fragilité du monde. J'entends le tintement lointain d'un carillon, le vent dans les branches encore une fois pétries de faiblesse. Une couche superficielle de ma cornée a été récurée et je vois les gens comme des masses grouillantes. C'est ça, l'aura, je suppose, cet embrouillage d'électrons ou de protons, témoignant d'un aléatoire effrayant. La plupart des gens sont plus gentils qu'ils le paraissent.

Idiots jusqu'à l'horreur. Des cervelets déboîtés.

Tantôt, je vais aller rejoindre ma cour moyenâgeuse, puiser dans le puits fictif de mon ennui une eau usée, susceptible de m'empoisonner. Je vais poser une bombe dans mes chaussures. Je vais m'acoquiner avec des trafiquantes, des junkies.

Tantôt. Dehors.

15 janvier

La fuite est le seul moteur qui me propulse vers l'avant.

16 janvier

Suis tombé par hasard sur d'anciennes lettres « possédées » écrites par moi. Ce « moi » trop véhément disant, par exemple: « je suis au point mort », « on verra dans deux ans » ou « c'est certain que je vais faire ça... ». Tout ça irradie du papier même après toutes ces années... Suis-je réellement « moi » quand je parle ici ? Plus de véhémence qu'avant ? Je n'arrive plus à m'écrire concrètement.

17 janvier

Une belle journée de merde à ouvrir des enveloppes, remplir des formulaires, faire des appels, attendre, merci d'avoir patienté merci, reformulations nécessaires parce que le timbre de ma voix ne se rend pas jusque dans le monde physique, il paraît...

Quand je suis passé sur la rue Lafinière, les bâtiments de misère, les yeux cernés des pochards ressemblaient à des avertissements.

18 janvier

Journal, je ne suis pas rentré au travail. Le téléphone sonne sans arrêt, mais je ne

réponds pas. Ma boîte de messagerie vocale a été éliminée. Je vide tout ici et pas question de revenir en arrière.

19 janvier

J'ai vendu hier mon livre sur Jack Kerouac : de quoi m'acheter 1.18 litres de bière.

20 janvier

Journal, tu connais ça, l'humeur du café noir refroidi ? La neige transversale coupe mon visage en deux. Réfugié dans une cabine téléphonique, juste pour gribouiller parce qu'il faut bien faire quelque chose de ses journées. Je tourne en rond depuis des jours dans mon appartement. Aller à l'épicerie pour acheter le strict minimum est une montagne. Perdu le contact. Puis Caroline est partie à cause de son travail. Je crois bien que, d'années en années, ça empire ici. Juste de marcher croche et on se fait fusiller du regard. Est-ce qu'on est en temps de guerre ou quoi ? Ces petites bouches pincées, je te les découperais toutes pour les donner aux chiens. Je m'écroule de fatigue sur la chaussée, en proférant une seule menace. C'est ça, regarde-moi toi aussi, grosse dinde ! Je m'en fous d'être en pyjama sous mon manteau, est-ce que tu penses que ça m'intéresse de te montrer ma queue ou de te faire la peau ? Les gens n'ont absolument pas de vie. Si personne ne me regardait, ils n'existeraient pas pour moi et ça serait bien ainsi...

La raison de mon amour indéfectible pour Caroline: c'est peut-être l'image de mon propre désespoir qu'elle me renvoie.

21 janvier

Journal, j'ai besoin de me consacrer à une seule personne, coûte que coûte,

maladivement. Comme l'obsession de la mort... Là où il y a sentiment pour moi, ça doit tendre à la durée... Si je me consacre uniquement au factuel, au « donné immédiat », je fais vite le tour et m'ennuie. J'ai besoin d'une personne assez riche et contradictoire pour répondre à mes élans de fabulation. On peut passer sa vie sans rencontrer un seul être complexe.

22 janvier

Si je pouvais me fier à quelqu'un, c'était bien à Caroline. Elle comprenait ce que je voulais dire quand je parlais de « fatigue millénaire ».

23 janvier

Très chère Caroline, elles me manquent, ces soirées où l'on fumait des cigarettes à la chaîne en écoutant du *Velvet Underground*. Les joints que tu roulais de la grosseur d'une épingle, l'hydromorphone que tu me mettais directement sur la langue et toutes ces coupes que tu as cassées sur mon plancher. J'ai passé beaucoup d'années à rêver à ce que le balbutiement de notre relation aurait pu devenir. Maintenant que tu as quitté cette ville, c'est comme si on m'enlevait la capacité « d'imaginer »... Et tu sais à quel point cette petite ville postindustrielle est glauque et laide quand on est à sec... Je ne veux pas te ramener ici. À ta place, j'aurais fais pareil... Je veux seulement essayer de m'approcher de toi merde merde merde. Caroline était censée – envers et contre tout – rester près de moi. Ce n'est pas Dez ni la ville qui me l'a enlevée. C'est un pathétique décret. Je suis maudit, damné, damé.

25 janvier

Se rappeler l'aube grise toujours qui succède à l'aube dorée des envolées opiacées.

Solve-coagula. On paie cher, mais la décantation fait son petit effet.

26 janvier

Mochetée de pochard peinturluré. Guignolerie jetée à la face du monde comme ultime pied-de-nez (je pousserai encore comme la mauvaise herbe sur le parvis de votre bonne conscience).

27 janvier

La tête en étau. Les tripes qui « éviscèrent ». Le fond de la gorge comme un métal en fusion. Apprendre un mode de vie parallèle (je ne suis pas ce corps qui s'effrite).

1^{er} février

Rituels noirs et rituels de contrition. Je nourris les démons pour les distraire de la dissection continuelle de mes anges.

2 février

Un-deux-tu-l'auras – trois t'es *kaput* : les quatrains et les comptines m'en apprennent autant sur l'alchimie que Cornelius Agrippa.

3 février

Partir du zéro. Revenir au zéro. S'y enfoncer à ce point qu'il fait un trou jusqu'à la dernière dimension possible.

1^{er} avril

Journal, je suis un homme qui frappe avec un marteau sans cadence. La chair

affaissée de mon cou s'agite à chaque fois. Auto rouge. Auto blanche. Auto blanche. Homme avec chaussures délacées qui marche en raclant ses semelles. Semble ivre, mais en tenue de bureau, donc, peut-être, une maladie nerveuse.

Suis sorti hier. Adolescents qui passaient : « Je l'ai vu hier, mais y m'a pas parlé de t'ça pantoute. » La pluie a commencé à tomber. Trouver un abri d'autobus. Publicité de cellulaire avec graffiti phallique. Par terre, sac de frites à moitié vide et mégots de cigarettes. Bout de papier où c'est inscrit : « Aller chez le coiffeur. Voir avec Jules pour clefs de Mado. Me faire les ongles. Préparer la dinde. Écrire carte de bienvenue ». Comme la pluie semblait partie pour durer, mieux valait trouver un abri plus tranquille.

Devant le McDo, un vieil homme parlait dans son cellulaire en tirant un enfant par la manche. Une femme affreuse (le visage taché) mangeait un hot-dog, assise sur un banc, l'autre côté de la rue. La moutarde jaune et les taches brunes sur son visage tressautaient avec la mastication. Une mouette s'est posée à ses pieds. Après un large mouvement du bras (de la moutarde se répand par terre) comme pour singer le vol de l'oiseau, elle a souri à un autre homme, assis à côté d'elle. Il s'est levé sans sourire après avoir ramassé son journal. Il a fait trois pas, puis s'est retourné vers la femme en disant quelque chose. Elle a éclaté d'un rire puissant (des morceaux de pain sont sortis de sa bouche). Le vieil homme tenait maintenant la main de l'enfant et ils sont partis d'un pas alerte. Un autobus a passé. La femme horrible était encore là. Elle ramassait plein de sacs de plastiques posés par terre autour d'elle. Pendant cinq minutes, une file de voitures m'a caché l'autre côté de la rue. Finalement, la femme affreuse avait été remplacée par un couple qui s'embrasse. La fille portait un chandail jaune, et le garçon, un manteau de suède brun.

Entendu en provenance d'une cabine téléphonique : « Heille, j'en ai remis un à Marco, pis l'autre, je le sais pas y'est où, batinse. En fin de semaine ? Je travaille de neuf à

cinq, peut-être que je peux te l'laisser au pas de la porte, mais j'pas sûre. Tu revérifieras dans ta case, moi de toute façon je vais être partie pis anyway je le sais pas pour l'autre semaine. Mary à vient, pis y faut ben qu'à dorme à quèque part ct'affaire. Ah ! Oui y'était toute cute avec le petit pouëlle roux s'es côtés. Dis pas ça l'twit, c'est ma best pis je te laisserai pas parler de même de ma chum. Okay, à ce soir, salut, bye, namour, bye. »

Je note : Accord King Size rouge, 6.80 \$ (manque peut-être quelques sous).

Derrière le conteneur, vieilles lampes jaunies par la fumée de cigarettes ou le café (?). Une série de chiffres qui revient toujours sur l'abat-jour : 27490. Dénombré au moins une vingtaine de modèles différents. Faillite d'une boutique de luminaire ? Pourtant, les modèles ont l'air désuet. Sortis d'une brocanterie.

Les esprits de la civilisation moderne se tiennent tous au ras du plancher et ne clapotent jamais plus loin que le trottoir. Si, par erreur, il s'en échappe un de la chaussée, il est vite ramené à l'ordre et doit se contenter d'une raclée pour seul déjeuner. Les grosses bières 1,18 litres sont toujours abordables, parce qu'elles contiennent le « jus *flat* de bière ». Aucun pétilllement et une ivresse bas de gamme avec le mal de tête assuré par les agents de conservation. La COLT 45 avec son étiquette : « Ça marche à tout coup » imprimée à l'intérieur et visible quand on a bu le trois-quarts de la bouteille.

.....

Des enfants qui reviennent de l'école.

Sous un pont, je note : « Ayez au moins la désensse câlisse de nous laissé crever en paix bande de criss ».

Le marout multiplicateur et fornicateur offre son oreille velue aux âmes égarées du parc principal. À travers des accouplements compliqués, il vitriole les ouailles esseulées et rapatrie les morceaux d'âmes fendillés pour s'en concocter un porte-jarretelles ajusté. C'est encore lui, le Belphégor attifé comme une starlette !

C'est dommage pour l'appart', les dégâts, les anciens biens, feu de poubelle maintenant, mais c'est mieux comme ça. Ça regorgeait de putréfaction. Irrésistible.

Partagé la chaumière d'un vieux copain qui m'a remis mon dû pour service rendu. Pour un après-midi, possibilité de faire partie de la danse !!!

Sans-abri. À sec-fauché-fatigué-raqué-je-me-tire.

.....

***La fatigue d'être de l'écrivain dans deux essais
de Jacques Beaudry, essai***

Cesare Pavese demeura hanté par les collines de son enfance, toute sa vie durant. Est-ce en raison de sa condition non-achevée « d'homme », de ses difficultés relationnelles avec les femmes ou de la perte précoce de son père ? À défaut de prétendre élucider la

question, l'essayiste Jacques Beaudry suggère plusieurs pistes dans son ouvrage intitulé *Cesare Pavese, l'homme fatal*¹.

On peut y entrevoir le projet d'écriture de Pavese comme une sorte de tentative de retour au « primordial » de l'enfance : « [...] son métier est de transformer des lieux en présences mythiques, des souvenirs en symboles, tout le primordial en absolu, pour atteindre de l'art le sommet, là où tout finit dans le vide. » (CP : 11) Ce désir exacerbé de retour en arrière, jusqu'à la petite enfance, suppose une certaine prédisposition pour le malheur, une difficulté d'être, magnifiée par la fascination de l'écrivain italien pour la mythologie et ses récits fondateurs, où se côtoient la vie et la mort selon le bon vouloir de divinités qui, somme toute, ne se préoccupent guère des hommes. Ainsi, Beaudry évoque : « Pour le mortel dont les dieux ont lié le destin à la mort, la mort est, tout autant qu'à l'immortel, insaisissable, car c'est elle qui en fait, toujours le saisit. » (CP : 12)

La question du suicide de Pavese paraît intrinsèquement liée à son œuvre. *Travailler fatigue*, recueil de poèmes de jeunesse paru en 1936, s'inscrit déjà dans cette lignée :

Cherchant à aller en poésie à l'exemple du marin qui va en mer à cause du travail sain, le jeune Pavese en vient, dans ses tentatives préparatoires au recueil *Travailler fatigue*, à opposer aux épanchements du lyrisme la rudesse dialectale et la vigueur libidinale dans lesquelles il perçoit – comme si celui-ci s'y répercutait – le rythme des choses familières et primitives. (CP : 14)

Cette quête d'une sorte d'unité perdue l'apparente à certains mystiques s'isolant dans le désert afin de recevoir en héritage une sagesse ancienne issue d'une ancestralité immémoriale. Par sa façon de vivre – *homme-livre-platonique* – retiré du monde, il s'approche davantage d'une condition de mort-vivant que de celle d'homme de lettres, prenant à bras-le-corps la vie terrestre.

¹ Québec, Nota bene, 2002, coll. « Prose et poésie » ; désormais CP, suivi du numéro de la page.

Si, dans *Cesare Pavese, l'homme fatal*, la réflexion de Jacques Beaudry a tendance à suivre les méandres du « moi » de l'écrivain fragmenté, et ce, à travers ses lectures, ses rencontres et son œuvre, il en va tout autrement pour *Le tombeau de Carlo Michelstaedter*. Chantal Guy souligne justement le caractère particulier de l'œuvre :

Il ne faut pas se fier à la couverture sobre du *Tombeau de Carlo Michelstaedter* de Jacques Beaudry [...], qui, déguisé en initiation à la pensée du philosophe, n'en est pas moins un pamphlet contre notre temps, auquel le suicide de Michelstaedter répond toujours.²

Beaudry s'y attache, en premier lieu, à dresser le portrait de notre monde, sorte de matérialisation des appréhensions du jeune philosophe. Cette gageure ambitieuse amène l'essayiste à imaginer sept dialogues entre Michelstaedter et divers interlocuteurs, réels ou fictifs. Six aspects de l'œuvre du philosophe sont alors mis en évidence : la douleur, la peur, la «vie suffisante », la rhétorique, le poids des choses et ce qu'il appelle « la violence des nécessités ». À un tel réquisitoire à la première personne du pluriel, Beaudry accole le sous-titre : « Nous sommes le tombeau de Michelstaedter. » En fait, la brève vie du philosophe, qui se suicide à 23 ans, juste après avoir déposé son mémoire de maîtrise, sert pour Beaudry de tremplin à une réflexion beaucoup plus vaste, les conceptions avant-gardistes de Michelstaedter brossant un tableau dystopique d'un monde qui, somme toute, évoque notre époque.

Selon l'écrivain Claudio Magris, Carlo Michelstaedter continuerait même un « phénomène philosophique actuel » :

Carlo Michelstaedter n'est pas encore très connu, mais il a tout pour devenir un auteur culte, une légende : il s'est suicidé à l'âge de 23 ans, juste après avoir publié l'un des chefs-d'œuvre du XX^{ème} siècle, *La Persuasion et la Rhétorique*, en 1910. Au delà

² GUY, Chantal. « La parole des suicidés », *La Presse*, 30 avril 2010 : 7.

de la légende, il a affronté philosophiquement l'un des problèmes centraux de notre temps. Nous vivons toujours en nous projetant vers le futur. Nous attendons en permanence des réponses, le résultat d'une analyse médicale, celui des élections européennes, l'issue de la crise économique... On ne vit pas pour vivre, mais pour avoir vécu, c'est-à-dire pour être plus proche de la mort – pour mourir. Michelstaedter a diagnostiqué ce problème qui s'amplifie aujourd'hui, car l'accélération de l'Histoire et la vitesse toujours croissante de notre organisation sociale nous arrachent le présent comme un tapis sous les pieds.³

Le suicide de Michelstaedter constitue le point final de son œuvre intitulée *La persuasion et la rhétorique*. Ici, exit l'étude littéraire dans sa plus pure tradition. Beaudry interpelle plutôt le lecteur, afin de susciter chez lui une prise de conscience quant au désastre que serait le monde moderne. Pour ce faire, il propose une promenade au sein de l'essai de Michelstaedter, ce tour d'horizon ayant pour but de mettre en relief la démarche intellectuelle du philosophe.

Première partie

Cesare Pavese, l'homme fatal

³ MAGRIS, Claudio. « Le présent est tout ce que nous avons », propos recueillis par Alexandre Lacroix, *Philosophie Magazine*, juin 2009 : 64.

« La cellule invisible » ou le vide originel

L'enfance est une chambre fermée, une retraite, un asile et une prison, un mur invisible en haut duquel ne s'offre que le vide ; elle ne peut être franchie sans un saut, sans oser un pas. S'abstraire du présent ne suffit plus au poète, il s'agit pour lui désormais de dépasser son passé, de se détacher de lui-même et de tous ses souvenirs. Le cri est l'extrême limite de l'enfance et le seuil du sauvage, par où on dépasse les bornes de son propre passé pour arriver au-delà, plus loin en arrière, dans le vide. L'ivresse, la folie, le saut nous arrachent ce cri terrible, mélange de désir et de mort, le cri qui permet non seulement, comme le silence total, de ne plus entendre la rumeur du présent, mais encore de tuer le temps, en se saisissant d'une âme de Titan.

Jacques BEAUDRY, *Cesare Pavese, l'homme fatal*

La section initiale de l'essai *Cesare Pavese, l'homme fatal*, « La cellule invisible », instaure cette indéfinissable nostalgie enfantine qui hante Pavese tout au long de sa vie : « Son besoin instinctif de faire le vide autour de lui équivaut en effet au désir de voir à l'infini tout autour de soi : à l'attitude enfantine de se tenir, face aux collines, les yeux fermés, succède dans la maturité ce désir de vide que représente finalement l'espoir du sommet. » (CP : 16-17) En se gardant bien de fournir des interprétations subjectives, tirées de données biographiques édulcorées ou de réflexions psychanalytiques, Beaudry module ici sa réflexion autour de la récurrence obsessionnelle de certains thèmes chers à Pavese, ainsi que d'une certaine filiation d'écrivains ayant marqué ce dernier. On peut penser au poète Walt Whitman ou à Jack London, lesquels contribuent, chacun à sa manière, à façonner le désir d'infini et d'engloutissement de l'écrivain turinois.

Mais qu'en est-il précisément de ce vide qui ressemble au fond à une nostalgie inassouvie du « *une seule fois et pour toujours* » ? Car Pavese perçoit les cycles de la vie comme des cauchemars ; le caractère incontournable du malheur, son inéluctable pérennité, se voit

sans cesse réifiée dans les mythes grecs dont il s'abreuve. L'appropriation de la condition d'homme requiert alors une forme de « combat d'acceptation » qui peut prendre la forme d'un projet de paternité, d'un engagement amoureux, bref, d'un consentement à la « finitude ». Paradoxalement, le désir d'absolu de l'écrivain se traduit invariablement par une chute destructrice vers les puissances obscures de la mort. Certes, il y a une façon d'acquiescer à la fatalité qui différencie les hommes mortels des héros tragiques. Hélas, les mortels n'ont pas d'histoire en cela qu'ils ne peuvent que répondre aux laborieuses exigences de la vie. En raison de cette sorte de condamnation implicite et sans appel, Pavese – pour qui la fabulation imprègne la vie – se reconnaît dans les créatures hybrides des anciens mythes :

Celui qui veut en cette existence se garder de la tâche titanesque d'avoir à affronter crûment la mort doit arriver à la fois à entrer et ne pas entrer en lutte. Le travail – ce semblant de combat – préserve de cette lutte atroce que représente le face-à-face avec un destin de souffrance et de mort, un affrontement insoutenable qui conduit à la démesure : à la fureur ou au délire. Il s'agit donc de se contenir devant la mort en se donnant l'illusion de se tenir aussi bien dans le temps que hors du temps en participant ou bien au cycle immuable des travaux des champs ou bien au va-et-vient incessant du labeur sur les flots. Là, dans le cycle et le va-et-vient perpétuels, rien n'arrive vraiment parce que tout ce qui doit arriver est déjà arrivé et arrive sans cesse pareillement. (CP : 35-36)

Pareille soif de démesure chez Pavese ne va pas sans un sentiment récurrent d'imposture et d'isolement qui macule les pages de son journal, *Le métier de vivre*. Peut-être serait-il à propos ici de citer Éric Volant qui, dans son site internet *Encyclopédie sur la mort*, commente le journal en ces termes :

Non seulement sa misogynie avouée, mais aussi son dégoût à l'égard de ses performances sexuelles et celles des autres indiquent des liens éventuels avec le suicide [...]. Sa souffrance est née de la solitude qui trouve son origine dans sa conviction que l'amour désintéressé est impossible et que tout est calcul des valeurs [...]. Mais avant tout, une sensibilité morale exacerbée et une capacité d'autoanalyse sans complaisance et sans concession sur le plan esthétique ont porté Pavese à son

geste ultime.⁴

À la conception d'une existence hors du monde, à contre-courant de *l'agir*, succède une fatigue particulière. Cette fatigue, cette *fatigue d'être*, en fait, mine l'écrivain à la fin de son parcours, en dépit du fait qu'il est acclamé par la critique. Alors que culmine son épuisement, il obtient enfin la reconnaissance de ses pairs, sans pouvoir en jouir. Il n'y aurait pas eu à proprement parler de déclencheur susceptible de pousser l'auteur à passer à l'acte. Mais cette mort portée en soi, peu importe sa provenance, alimente le besoin d'écrire de Pavese, tout comme son désir d'en finir :

Dix jours avant son suicide, Cesare Pavese fait pour la première fois le bilan d'une année qui n'est pas encore terminée et clôt son journal par ces mots : « Non scriverò piu. » Ces paroles ultimes du journal pavésien – « Je n'écrirai plus » –, le poème anonyme que récitait Russ Brissenden – « I have done » (C'en est fait !) – ainsi que le titre du dernier roman de Martin Eden – *Overdue* (Trop tard !) – résonnent comme autant d'échos du cri de l'ange de l'Apocalypse : « Il n'y aura plus de délai. » Eden atteint la célébrité et se jette à la mer, London à l'apogée de sa carrière se suicide, Pavese en pleine maîtrise de son talent se tue également. (CP : 30)

Une curiosité manifeste pour l'infini amène Pavese à se fondre dangereusement dans la fiction. À fuir la réalité, en quelque sorte. La fiction, bien qu'elle ne soit pas exempte de moments d'humanité, semble devenir une sorte de prison, non pour qui la lit, mais bien pour qui la conçoit. C'est peut-être encore plus fort quand l'activité diaristique entre en jeu.⁵

En effet, Pavese s'investit beaucoup dans l'écriture du *Métier de vivre*, journal personnel publié après sa mort. Or, le caractère luxuriant des entrées diaristes autour de soi qu'il contient donne à penser que l'écriture ne construit pas forcément un pont vers autrui ; il

⁴ Voir http://agora.qc.ca/thematiques/mort.nsf/Documents/Cesare_Pavese

⁵ Jacques Beaudry explore à sa manière ce type de journal « aliénant », en se penchant sur le cas de Saint-Denys Garneau dans *La fatigue d'être*.

peut encourager une quête intérieure assimilable à un labyrinthe ou, pire, à un souterrain. Selon Beaudry, la solitude peuplée de figures fictives et d'abstractions que Pavese y rencontre devient à la fois un puissant ressort créateur ainsi qu'une impitoyable trappe à souris : « Le nom-symbole, ligoté à la chose ou à l'être comme un fantôme, enlève de la matérialité aux personnages et de l'importance aux événements, et confère au récit une étrange résonance, intemporelle, pleine de pas et de présences. » (CP : 33)

Paradoxalement, donc, l'enfermement que s'impose Pavese dévoile au monde une réalité intérieure unique, singulière, propre à rejoindre un grand nombre d'individus, et ce, à cause de sa nature « statique ». De fait, la prose et la poésie de Pavese confinent à la grandeur des mythes anciens, où ce qui doit arriver une fois arrive toujours, où la fatalité côtoie la résignation. Par le biais d'un fil ténu avec lequel Pavese brode ses actions, on assiste à une captation sensible des pulsations de la vie, à la stupéfaction d'être du diariste, à l'instar de l'enfant hébété devant la beauté de ce qu'il voit de sa fenêtre.

On l'aura compris, tel que le souligne Beaudry, cette sorte d'intimisme primordial n'a rien à voir avec l'intimisme thérapeutique, où le diariste écrit sa tragédie personnelle dans le but d'en arriver à une catharsis. Pavese transcende plutôt son individualité pour s'affilier à une communauté invisible de penseurs, de poètes, de héros grecs. Curieusement, on a presque envie de saluer cette forme de dépassement dans l'aventure humaine et la tentation de la raconter : « Ce n'est donc pas la mort qui est désirable mais bien le danger de mort ; vivre alors, c'est épuiser toutes les morts, inlassablement, jusqu'à la mort suivante, jusqu'à être comme mort, tout au bord du bond final, à un pas. » (CP : 25)

Dans le premier chapitre de *Cesare Pavese, l'homme fatal*, Beaudry insiste sur les images récurrentes de l'enfance, les filiations littéraires ainsi que le destin de suicidés qui semblent fasciner Pavese, soit Martin Eden, personnage fictif créé par Jack London, lui-même suicidé

sept ans après la création de son héros :

Eden, London et Pavese se laissent sombrer dans l'Océan ou dans la Nuit, et s'abandonnent de cette façon à une sorte de pulsation, à une chose universelle, très ancienne et néanmoins familière, telle l'enfance : à cette cadence du primordial que perpétuent la vague et le sommeil qui les emportent à présent tous les trois vers nulle part, anywhere out of the world, la seule destination qui put arracher à l'âme morte de Baudelaire un cri. (CP : 30)

La mort cathartique qui hante London et Pavese – plus qu'une muse ou un désir inassouvi d'absolu – anime même les personnages de leur création fictionnelle. La représentation de la (leur) mort relance un discours sans fin sur les motifs derrière la création et l'existence, comme si le geste suprême, arraché à la vie même de ces écrivains, se trouvait répercuté par l'écho infini de la fiction, laquelle jamais ne donnera de réponses. À mettre constamment leur mort en scène, ces écrivains paraissent vouloir conjurer le sort funeste qui, selon eux, guette tout créateur : la destruction ou la perte de la capacité créatrice. Au faite de leur art, tous deux choisissent de se « noyer » à jamais dans la fiction. La mort, ainsi inextricablement liée à la création, constitue le moteur d'une poussée vers l'avant, d'un élan de vie.

Beaudry souligne sans cesse ce caractère paradoxal de la mort volontaire en évitant l'écueil d'une glorification ou d'une simplification outrancière. En filigrane de l'œuvre – à la fois séparée et fusionnelle de Cesare Pavese – se lit malgré tout les grandes lignes d'un destin d'homme, appelé à se rallier à la communauté des mortels que rien n'arrête. Une forme de rachat s'opère à travers l'humanisme et la générosité de la création qui donne en pâtures au monde tous les fragments du « Moi » de l'écrivain.

À l'étude du projet créateur de Cesare Pavese, commenté à travers les entrées de son journal et sa correspondance, on peut aisément observer une conscience précoce du long chemin à parcourir avant l'extinction. Pour l'écrivain, commente Beaudry, la vie consiste en une épopée, ponctuée de rituels :

Enclos dans sa propre enfance, Pavese qui tente de saisir dans une sorte d'immédiateté extatique l'image absolue des choses, la pulsation du sang des ancêtres et la cadence obsédante du sauvage – les choses plus grandes que soi tapies en soi –, sait que s'il meurt là, à ce moment-là, il ne laissera de lui qu'un enfant, car la maturité, elle, réside au-delà du seuil de sa prison : à un pas. (CP : 38)

Ainsi, « La cellule invisible », premier chapitre de *Cesare Pavese, l'homme fatal* donne le ton au reste de l'essai. Il cerne la nature de l'appel du « primordial » qui semble hanter l'écrivain, expose l'ampleur de la prégnance des mythes dans sa vie et son imaginaire, et illustre à quel point Pavese se sentait lié à une communauté invisible, apparemment hors de ce monde.

« La fenêtre sur le vide » ou l'invisible adulte

Avalé par le noir de la nuit ou par le vide de la contemplation, chacun peut d'ailleurs sentir au centre de lui-même un pareil gouffre, sa propre béance, un chaos capable d'aspirer le monde, que vient pour notre salut combler le rêve.

Jacques BEAUDRY, *Cesare Pavese, l'homme fatal*

« Toucher le fond », première division du deuxième chapitre de l'essai de Beaudry, relate l'appropriation par Cesare Pavese du destin de l'auteur Sherwood Anderson, mais aussi comment sa quête d'une libération de et par l'écriture peut atteindre l'universel. Toucher le fond, l'originel, l'Autre, voilà ce qui semble essentiel pour Pavese. Or, le caractère insensé, impossible, de cette quête n'existait pas pour l'enfant qui jouait sur les collines, mais il apparaît bientôt dans toute sa béance devant l'adulte fatigué. Une telle conception idéalisée de l'écriture transforme ce qui devrait être une expérience de communication en une tentative de ralliement universel potentiellement vaine, voire absurde. Pour Pavese, explique Beaudry, il importe de faire de sa souffrance la douleur de tous, de manière à justifier sa propre démarche, sa propre existence : « Le Titan qui inquiète Pavese est un chaos. Il

enferme en lui tout à la fois le sauvage (celui qui bondit et qui crie), l'humain (celui qui souffre et qui nomme) et le divin (celui qui voit et qui sait). » (CP : 45)

On peut risquer ici une explication : le « sauvage » s'inscrit directement dans l'immédiateté de l'enfance. En embrassant l'instant, il embrasse l'existence entière et s'approprie le chaos primordial, nécessaire à toute vie. De par sa puissance destructrice, il est indomptable mais ne peut, à lui seul, détenir un pouvoir créateur. L'humain, pour sa part, s'avère un processus, un devenir. Il incarne la mobilisation de toutes les ressources de l'être pour subsumer à la fois le « sauvage » et le « divin » ; c'est à lui seul que revient le pouvoir de dire, de raconter, d'évoquer, bref d'écrire. Le « divin » constitue le recul nécessaire à l'écrivain, cette part « intemporelle » de l'être aspirant à une solitude infinie, perçue comme étant salvatrice. Les remous suscités par ces trois facettes d'un seul être ne peuvent générer chez lui que fatigue et nostalgie.

Beaudry remarque qu'en tentant de toucher le cœur de tous, Pavese essaie d'exorciser cette béance qui demeure, selon lui, la fatalité des mortels : « Avalé par le noir de la nuit ou par le vide de la contemplation, chacun peut d'ailleurs sentir au centre de lui-même un pareil gouffre, sa propre béance, un chaos capable d'aspirer le monde, que vient pour notre salut combler le rêve. » (CP : 47) La difficile capture de ce qui fuit – ces instants ténus – évoque le retour au monde de l'enfance, un temps où la cassure n'a pas encore eu lieu. Du coup, il importe de recréer la magie inhérente au regard vierge de l'enfant, en refusant le factuel, le quotidien, le politique, pour se confiner à ce qui relève du mythe, de la quintessence. Naïm Kattan dresse ainsi le portrait biographique du Pavese en devenir :

Son père est mort lorsqu'il était enfant. Il a connu les années du fascisme, de la guerre, de la résistance et de l'après-guerre. Il en a vécu les péripéties, les épreuves et les affres : les camps, la torture et l'assassinat de nombre de ses amis et de ses

compagnons, ainsi que les incertitudes de l'après-guerre.⁶

Cette brève analyse de Kattan jette un éclairage supplémentaire sur celle de Beaudry, laquelle s'attache à être davantage « intimiste ». Tout se passe comme si Pavese se tenait toujours à la fenêtre – une image que Beaudry réitère inlassablement tout au long de l'essai. Cette attitude à la fois craintive et contemplative laisse l'artiste à lui-même, l'emprisonne dans une sorte de tension perpétuelle. Pavese ne se sent pas à l'aise dans le monde de la fiction, pas plus qu'il ne pénètre résolument dans le monde chaotique de la réalité. Cette posture de funambule permet pourtant à Pavese d'acquérir une rare sensibilité, laquelle s'exprime dans une prose empreinte d'épure :

C'est d'une fenêtre ou à travers des filtres atténuants – les yeux mi-clos ou derrière une rangée de géraniums, dans les roseaux ou entre les feuilles, dans la fumée de sa pipe, à travers le brouillard ou encore sous la pluie, en somme dans des ersatz de nuit – que la réalité d'ordinaire si relâchée lui semble plus nette et plus vaste. (CP : 48)

La fragilité et la personnalité de Pavese font qu'il ne se montre pas enclin à consommer des substances illicites.⁷ On peut noter, à l'instar de Beaudry, que l'écrivain suicidaire recherche souvent ces « ersatz de nuit » afin de « dépasser » le confinement à la réalité du quotidien. Toutefois, il semble que la solitude demeure la pierre angulaire de la formation du Pavese autodestructeur :

Le métier d'écrire est poétique ; il ne concerne qu'un seul. Le métier de vivre est dramatique ; il exige d'être deux. Esseulé, l'homme fatal pour survivre a l'instinct de se diviser en deux : au commencement, sur la colline, il ne fait qu'un avec l'enfant qu'il a été ; à Turin, seul à la fenêtre comme un vieil homme, il observe au loin l'enfant resté sur la colline ; à la fin, c'est cet enfant qu'il ira retrouver hors du monde

⁶ KATTAN, Naïm. « Pavese, l'homme-livre », *Le Devoir*, 31 août 2002 : D6.

⁷ Dans le cas du poète Garneau, il s'agissait de vin et de musique. Pour Aquin, les amphétamines servaient, tout comme la conduite de véhicules de course, à propulser la temporalité hors de son ronronnement cataleptique. Toxicomane ou non, l'écrivain suicidaire semble *assommé* par le temps et la petitesse de la vie « ordinaire ». À la base, cette lassitude romantique semble le lot de tous les poètes mais, en fait, elle apparaît surtout chez les écrivains suicidés.

pour effacer toutes les promesses de rencontres perdues. (CP : 50)

Le travail de Beaudry se rapproche ici de la conception du critique Georges Poulet. En « s'appropriant la conscience de l'auteur », l'essayiste dépasse l'anecdotique pour se hisser au niveau des grands mythes à l'œuvre dans la fiction et ainsi, saisir les mouvements intimes de la vie même de Pavese, tout cela pour une meilleure appréhension de l'œuvre.⁸

Si la vocation littéraire de Pavese n'est plus à démontrer, sa *vocation suicidaire* doit, quant à elle, être explorée, une enquête que son journal alimente et relance sans cesse. Beaudry investit d'ailleurs beaucoup de ce côté afin de tenter d'expliquer cette indéfinissable malédiction de la « suspension » chez Pavese : « La vocation suicidaire fixe la condition pavésienne entre être et non-être, une situation qui fait songer à l'enfance alors qu'on est déjà sans être tout à fait, ou encore à l'agonie, quand on n'est déjà plus tout en étant encore. (CP : 52)

Au cœur de cette stérile impossibilité d'être siège entre autres ce *statu quo* affreux de l'adulte, invisible, incapable de rentrer dans le rang. Le conformisme, qu'il perçoit comme étant une grave imposture, devient pour Pavese source de culpabilité. Cet état de tension caractérise l'écrivain et, si on extrapole, l'écrivain suicidé, lequel, par ce constant sentiment de « traque », de « tracasserie », s'épuise tout en faisant en sorte que se tarisse la source de l'écriture.

Dans « L'homme agonal », sixième partie du deuxième chapitre de l'essai de Beaudry, un passage évoque clairement ce que la malédiction du temps cyclique entraîne d'irréversible dans la quête pavésienne :

⁸ Une telle mouvance est d'ailleurs tangible dans les essais successifs de Jacques Beaudry sur la question de la *fatigue d'être*.

Dans le feu des filiations, les pères sont le tombeau des fils. Le nom du fils sombre en effet dans le flot ardent des origines, il périt dans l'océan igné des noms innombrables où, englouti par la multitude des ancêtres, il est dépouillé de son individualité mais replacé dans son éternité. (CP : 54-55)

Certes, ce sens aigu du tragique a pour effet la négation du sujet. Or, comme il inscrit celui-ci dans une *histoire*, un *mythe*, il est racheté, comme on peut être rédimé par le biais de la fiction. Le retour irrésolu au primordial ne s'effectue jamais – puisqu'il s'agit d'un mouvement contre-nature – mais il demeure malgré tout un désir inassouvi, une soif jamais étanchée.

L'effacement suprême qui caractérise un Pavese aux mille masques – lequel se fond à son interlocuteur, à la situation, perdant du coup son essence – est caractérisé avec éloquence par Beaudry dans « L'impuissance universelle », septième partie du deuxième chapitre : « Le destin de l'humanité est d'être condamnée à vivre ; son malheur, l'impuissance à ne pas être. Dans l'obstination à ne pas être se trouve donc le refus surhumain de participer à l'impuissance universelle. » (CP : 56)

On l'a souligné, l'enfer du destin cyclique – ce qui arrive une fois arrivera toujours – hante Pavese dans tous ses récits. Nous n'avons plus accès aux clés qui s'offraient aux anciens ; nous sommes condamnés, à l'instar du héros perdu du *Château* de Franz Kafka, à rôder sempiternellement aux abords de la vérité, et à goûter le « nectar » par le biais d'une vulgaire boisson de cocher. Selon Beaudry, cette « malédiction » s'exprime sans détours à travers la destinée de l'*homme fatal* : « L'enfer, c'est la fatalité. Il s'impose en notre monde de la façon la plus mordante dans la stérile répétition que le royaume des ombres lui-même donne crûment en spectacle » (CP : 60). Dans ce labeur insensé de l'écrivain – autant essayer de se battre contre un adversaire fait de roc ! – la réclusion et la déshumanisation de

l'individu assimile celui-ci au monstrueux, à l'abject. Cette quête entachée – contre les lois de la nature – accentue l'ambiguïté de la figure : « Ni dieu ni bête, mélange de surhumanité et d'inhumanité, de spiritualité et d'animalité ». (CP : 64)

Beaudry s'arrête, dans la dixième partie, « La douleur opérante », à caractériser ce processus de dissolution en filigrane de l'écriture :

Dans le sous-entendu des poèmes et des récits de Cesare Pavese se sont logées son angoisse de vivre et son aspiration à mourir endiguées pour ainsi dire par le labeur du poète, par un travail qui élève la bête, cette bête dont il participe comme n'importe quel esprit prisonnier d'un corps. (CP : 65)

L'écriture devient dès lors tentative à jamais irrésolue de dompter des forces contraires, propres à enflammer, voire à détruire le sujet.

Les dernières divisions du chapitre intitulé « La fenêtre sur le vide » associent Pavese à la figure isolée et tentée par le suicide qu'est Faust. Beaudry y relate aussi la prédominance chez l'écrivain de l'abstraction au détriment du concret de l'existence. Cette fameuse *quiétude sexuelle* refusée enfonce toujours plus Pavese dans une inhumanité invivable... Il ne reste alors qu'à s'engloutir dans un sommeil éternel : « la fin définitive de la douleur réside dans l'accomplissement de son destin : “ Quand on est mort, on n'a plus de désirs ”. » (CP : 67)

« La chambre close » ou la fin

Le poète sait. Il sait depuis longtemps que le travail est son seul soutien dans l'existence et que hors de la « divine fatigue » que celui-ci lui procure, l'agonie le guette. Ou bien la fatigue ou bien la mort.

Jacques BEAUDRY, *Cesare Pavese, l'homme fatal*

En s'arrogeant le pouvoir des dieux (celui de tout voir et de tout connaître en restant immuable dans le temps), Pavese s'inflige une fatigue surhumaine qui ne peut que conduire à un épuisement de ses ressources vitales. « Une mort qui dure », troisième partie du troisième chapitre, évoque cette condition. Par-delà les effondrements pouvant être qualifiés de « normaux » surviennent ces morts millénaires que l'on porte en soi, à l'orée de l'appréhension du néant de sa vie : « Ce n'est donc pas du désir de cesser de vivre dont il s'agit désormais mais du désir de cesser de mourir de quelqu'un qui n'est plus *rien* et qui sait *tout*, non pas de la mort d'un homme dont il est question mais de la disparition d'un dieu (CP : 80).

Sa nature duelle semble conduire Pavese à un sentiment perpétuel d'insatisfaction, même après sa consécration en juin 1950, avec l'obtention du prestigieux prix Strega pour son livre *Le bel été*. Tout indique que cette reconnaissance contraste trop avec les aspirations de l'auteur qui se sent alors :

Vidé de lui par son œuvre et sans plus aucun mystère à mettre en lumière, plus rien à essayer d'élucider ni autour de lui, ni dans son travail, ni en lui-même, défait de l'envie même de construire et donc sans défense désormais contre les remous de la vie, Pavese choisit le saut dans le vide, par delà l'ordre des œuvres, au fond du chaos du réel, et désarme son angoisse de vivre sans l'aide des mots, avec une volonté inouïe de se mettre au monde en épousant enfin son destin. (CP : 84)

L'âme suicidaire paraît avoir de ces sursauts contrastés lorsqu'au faite de la gloire, dans le jaillissement des acclamations semble poindre le démon de la vanité des choses, sorte de distorsion trahissant tout l'écart entre l'accompli et le virtuel... L'approbation générale, quand elle n'arrange rien, quand elle ne soulage pas nos maux, devient du coup une sorte de tombeau, une manière de mettre au monde la mort du poète et... le caractère absurde de son projet.

Beaudry rappelle, dans la partie « Tuer ou se faire tuer », l'inlassable paradoxe pavésien :

Le problème, pour Pavese, c'est de trouver comment vivre en même temps dans et hors du monde, comment à la fois être *et* ne pas être ? Deux voies se présentent à lui : celle de la construction – se créer dans le langage une réalité qui soit fictive et, dans son achèvement, mythique – et celle de la destruction – vivre dans « l'esprit du suicide » (CP : 90).

Face à l'ampleur de la tâche, comment ne pas sombrer dans la dépression ? La fragmentation de l'âme dans un seul corps (le texte), l'appropriation des mythes grecs afin de s'abreuver à la source de l'enfance, voilà ce qui permet le sursis pavésien, jusqu'au fameux saut dans le vide...

Pavese veut donc rejoindre l'universel à travers l'expression de l'intime et par la création d'une cosmogonie au sein de la banalité crue du quotidien. La grandeur évacuée des mythes ne peut se racheter qu'à travers l'inlassable narration de ceux-ci afin qu'une réelle appropriation s'opère :

Pavese est tenté par l'impossible : utiliser le mythe grec et son universalité pour exprimer totalement une intimité, la réalité secrète du lieu de son enfance – « ma place dans le monde » - où il devine en chaque chose « la présence effacée d'un dieu ». Il veut créer à partir de sa seule âme une famille de dieux, une transcendance à même de combler chez lui l'absence d'une descendance. (CP : 92)

Comment par contre se sortir de l'attraction de la figure morte du père ainsi que de celles des camarades, jeunes disparus ? Le vieillissement trahit, saccage l'image de l'existence et évacue le mythe. Pavese porte donc en lui cette nostalgie de la mort précoce qui préserve d'une dégradation.

Beaudry instaure dans « Tuer », dixième partie du troisième chapitre, cette ritualisation de l'écriture en tant que soupape. Encore une fois, le paradoxe demeure entier : écrire d'une part afin de récupérer cet infini en soi – ce primordial de l'enfance – puis écrire

afin de se réduire à néant, de décharger ce trop-plein de vide qui étouffe et qui empêche l'homme fatal de respirer :

Dans la tentation de l'écrivain d'écrire quelque chose qui le laisse « comme un fusil qui vient de tirer » se cache une œuvre assassine où dans la terre du poème c'est la mort qui est la cible, il s'y cache un parricide parce que le corps du père repose au sein de la colline visée, et enfin un suicide, puisque le poète la porte en lui, cette colline, comme il porte la mort dans son sang. (CP : 94-95)

Deux forces antagonistes se chevauchent et font de l'acte d'écriture à la fois une salvation et une autodestruction, un retour nostalgique aux origines afin d'exister *dans* le monde et une régression désespérée au commencement afin de se libérer *hors* du monde.

Devant une vie pleine d'abstractions, la maturité susciterait le désir de poser une action décisive capable de remplacer le « *une seule fois et pour toujours* ». Dans « La maturité » et la partie suivante, « Hors-la-loi », Beaudry élabore une comparaison entre la figure d'Edipe et l'homme Pavese. Tous deux se libèrent des tourments d'une mort lente qui se dissout dans l'oubli, par une action décisive marquant à tout jamais leur destin, les fixant ainsi dans le mythe. Beaudry propose ensuite un parallèle avec Gérard de Nerval dans la division subséquente, « Le chaos ». Ici, à travers cette volonté d'ériger du sens à même la confusion et la perte de repères, ce double mouvement (salvation-destruction) permet de triompher, d'une certaine manière, face à l'irréremédiable.

« Une lutte suicidaire », quinzième partie de ce même chapitre, amorce une succession de réflexions, sorte de bilan du projet d'écriture de l'écrivain à la lumière de son geste crucial. Puis, dans la partie « Un secret mortuaire », Beaudry met l'accent sur l'importance des *Dialogues avec Leuco* : « Les *Dialogues avec Leuco* sont une fable, ils sont la solution du secret mortuaire de la colline pavésienne, la vérité métaphysique de l'auteur lui-même et l'unité synthétique de son être. (CP : 106) » Enfin, « Le sacrifice » rappelle la

souffrance de Pavese, son mal-être récurrent :

Dans son journal, *Le métier de vivre*, Pavese ne cherche à faire avec ses pensées rien d'autre que ce qu'il a accompli avec ses angoisses dans *Leuco* : une construction. Il s'attend en fait à ce qu'elle s'y fasse d'elle-même, espérant voir apparaître dans le journal, comme par magie, la figure objective de son esprit. Pavese parvient à se connaître et à exister sur différents plans – poétique (dans la poésie et les récits), conceptuel (dans le journal), mythique (dans *Leuco*) -, mais toujours *par l'esprit*. Il lui reste à être *dans la vie*. (p.106)

Ainsi, *Cesare Pavese, l'homme fatal* de Jacques Beaudry constitue autant de miniatures, de fragments épars de la vie de Pavese. Comme l'exprime Martin Rueff, qui a dirigé l'édition *Quarto* des œuvres de Pavese, le principe d'unité reste capital chez l'écrivain turinois :

[Pavese] est cohérent du début à la fin. Toute sa vie durant, et même dans ses lettres de lycée qui sont très impressionnantes, il est à la recherche de ce qui lui permettrait de faire tenir ensemble son œuvre. Ce principe d'unité a pris plusieurs noms. En 1936, à l'époque de *Travailler fatigue*, il l'appelle l'image-récit. Une image qui serait du temps concentré même si cette concentration n'interdit pas la narrativité. Pour Pavese, les images poétiques sont ce principe de composition dont il parle dans le *Métier de vivre*, une saisie intense, un fragment de temps devenu langage. Cette réflexion sur l'image-récit est sans doute une des bonnes clés pour comprendre le rapport de l'œuvre poétique et de l'œuvre narrative puisque finalement, au sein du poème, il met du récit dans l'image alors que dans les récits, il développe l'image comme récit.⁹

Toujours selon Rueff, cette obsession de l'unité entraîne Pavese du côté de pérennité de la mythologie, de la prégnance d'images à la fois pérennes et universelles :

[Pavese] fait porter au *mythe* ce qu'il avait d'abord attribué à l'image. Il en vient au *mythe* pour plusieurs raisons. D'abord, par sa culture classique, il a fait du latin au lycée, il va apprendre le grec tout seul. Il trouve également dans la littérature américaine une grande puissance mythique, notamment avec la baleine blanche. Puis, pendant la guerre, il va se constituer une sérieuse formation en termes de mythographie. Je crois que c'est alors que va s'élaborer le nom de *mythe* ce principe cohérent qui pourrait donner forme à l'œuvre.¹⁰

Une telle quête de l'unité semble trahir, chez Pavese, un certain nombre de principes

⁹ Voir http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1185

¹⁰ *Loc. cit.*

éthiques et esthétiques. Aussi l'essai de Beaudry fournit-il de nombreuses pistes susceptibles de mener à une meilleure compréhension de l'humanité de l'écrivain et de la valeur salvatrice de son œuvre. Une œuvre unique, modulée, en quelque sorte, par son choix ultime...

Deuxième partie

Le tombeau de Carlo Michelstaedter

Comment introduire l'innommable ?

Plutôt que de fournir des informations biographiques ou textuelles sur le jeune philosophe italien, Beaudry offre dans son introduction une entrée en matière susceptible de démontrer l'actualité de la pensée de Michelstaedter. D'ailleurs, comment ne pas se contredire si, pour parler d'un dénonciateur de la rhétorique, on se cachait derrière un verbiage propre à masquer la part *vitale* de celui-ci ?¹¹

C'est sur ce ton presque pamphlétaire que Beaudry introduit son sujet : « En se détruisant lui-même, Carlo Michelstaedter apportait la preuve que la question du sens de l'existence, pour lui, n'avait pas été le simple prétexte d'une thèse ou d'une théorie, mais quelque chose de vital : un problème humain. »¹² (*TCM* : 9) Voilà pourquoi la parole de Michelstaedter se retrouve au « nous », décrivant notre époque, et se déployant par le biais d'un dialogue dynamique. Cette parole, précise Beaudry, ne se veut ni abstraite ni porteuse de valeurs liées aux bien-pensants :

[Les écrits de Michelstaedter] n'avaient à ses yeux de raison d'exister qu'unis à la vie ; hors d'elle, ils n'étaient plus que des paroles en l'air. Ses idées, qu'il a résumées en affirmant qu'il s'agit, pour un homme qui veut réellement s'appartenir à soi-même, de tout donner et ne rien demander, il les a donc fait passer dans son existence en en

¹¹ Voir la section « Sources » de l'essai de Beaudry, laquelle fait état des ouvrages qu'il a consultés, tout en suggérant quelques lectures éclairantes.

¹² *Le tombeau de Carlo Michelstaedter*, suivi de *Dialogues avec Carlo*, Montréal, Liber, 2010 ; désormais *TCM*, suivi du numéro de la page.

assumant personnellement l'incarnation à travers un événement, son renoncement à la vie elle-même. (TCM : 12)

Le pari de Beaudry s'avère donc double. D'une part, il entend restituer l'originalité de la pensée de Michelstaedter sans la trahir, afin de souligner sa post (hyper) modernité visionnaire et d'effectuer un réel travail de création en présentant son sujet à rebours. D'autre part, notre voix reste centrale ; en *nous* dépeignant, nous représentons tout ce que Michelstaedter craignait. Enfin, à la suite de son essai, Beaudry met en scène Michelstaedter à travers un dialogue fictif, qui ne va pas sans rappeler ceux des philosophes antiques. Un humanisme idéal se profile à travers les pensées en apparence nihilistes du jeune philosophe, comme le note Beaudry : « La voie de la persuasion ne comporte qu'une indication, mais elle est impérative : “ Ne t'adapte pas à ce qui t'est présenté comme suffisant ” » ; ce qui s'est traduit chez Michelstaedter par : “ Ne fais pas de phrases, agis ! ”. Sa mort est la négation de toute rhétorique. (TCM : 14)

Malheureusement, nous !

Certes, le ton de Beaudry étonne, interpelle. Eh ! oui, *nous* sommes la matérialisation d'un cauchemar sans cesse refoulé, mais aujourd'hui pleinement actualisé. Dans le chapitre initial de son essai, « Nous, c'est nous. », Beaudry dresse le triste bilan de nos failles, de notre misère individuelle et collective, de cette fâcheuse tendance à jouer à l'autruche. Par l'utilisation d'un *nous* incriminant et d'images aussi fortes que rébarbatives, il nous introduit brutalement au cœur de sa rhétorique :

Réjouissez-vous, tas de viande dont le destin est de mourir. Quand vous vous serez soumis tout entiers à vos écrans, vous aurez échappé à votre piteuse identité pour être la milliardième partie d'une tonne de matière toute-puissante et immortelle, telle une divinité. (TCM : 21)

Une telle insulte, qui concerne tout le monde et dépasse les capacités d'un seul individu, rappelle sans ambages l'urgence de penser, non pas en dehors de soi ou de la vie, mais bien à la façon d'un Socrate, c'est-à-dire par-delà l'écrit, et ce, au quotidien. Beaudry décrit son chapitre « Nous, c'est nous. » comme étant une *présentation de la voix du monde*. Or, cette voix, – impossible à renier – est la somme de nos erreurs, constamment enfouies dans l'inconscient collectif, donc perpétuellement réifiées dans toute leur cruauté et leur bêtise. L'apparente simplicité de la dénonciation dont il est question ici laisse néanmoins entrevoir la complexité du problème : *nous* rendons réel le cauchemar d'Orwell et d'Huxley. Cela découlerait du fait que la notion de conscience se voit reléguée au rang de fonction biochimique, et le dynamisme de la pensée, un simple moteur de « besoins » aussi variés qu'infinis. Cette « présentation de notre voix » consiste en une importante remise en question :

Quel est le secret du bonheur aujourd'hui ? Il suffit d'aimer ce à quoi on ne peut échapper, et nos sociétés produisent des millions de flacons pour aider les moins doués à y arriver. Un homme, qu'est-ce au fond ? Un complexe biochimique. Si vous avez tendance à croire que c'est autre chose, ouvrir un flacon débarrassera les quelques centimètres cubes de votre crâne de ces superstitions. Ne craignez rien, le vide qui en résultera se remplira de lui-même des stupidités paralysantes et des enthousiasmes imbéciles qui tout autour ne manquent pas ; toute cette marmelade est là pour ça. (TCM : 22)

À l'instar d'un Cioran, Beaudry explore les velléités de ses contemporains, sans s'embarrasser de nuances qui pourraient s'avérer rassurantes. Le sous-titre à son introduction, « Nous sommes le tombeau de Michelstaedter », vient du reste appuyer le propos.

Sous la plume de Beaudry, le jeune philosophe devient presque une sorte de Messie, dans la mesure où ce « nous », c'est-à-dire tout un chacun, prendrait plaisir à se complaire dans l'immolation quotidienne de tous les Michelstaedter, réels ou virtuels. Plus que jamais,

les actes ne desservent plus la pensée, mais la paralyse pour mieux la contrôler : « L'ordre social repose sur ce qu'il y a de plus immatériel et de plus insaisissable : la suggestion, contre laquelle résister est aussi inutile que d'étendre les mains en criant " assez " à la balle qui arrive droit sur soi. » (*TCM* : 23) Cette suggestion constante et insidieuse s'immiscerait en nous et contaminerait notre individualité déjà agonisante.

La mise en garde de Beaudry amène à réfléchir sur la troublante équation qui relie le suicide à la pathologie et à la recherche d'un sens à sa vie. En clair, le suicide ne serait-il pas une réponse à une absence de sens ? Un paradoxal geste de survie d'un « je » isolé, parce que différent ? L'essayiste va dans cette direction quand il écrit : « Le sens profond des réflexes automatiques qui nous définissent maintenant que nous faisons parfaitement corps avec la machine réside dans une obéissance absolue quasi extatique. » (*TCM* : 24) La posture adoptée dans « Nous, c'est nous » fait en sorte que l'essai de Beaudry transcende toutes les disciplines. En entraînant le lecteur dans les méandres de ce réquisitoire inclusif et collectif, Beaudry fait sien la pensée de Michelstaedter (de ses prédécesseurs, et de ses contemporains aussi). Refusant tout carcan uni-disciplinaire, il annonce ses couleurs... libertaires.

Surtout, tous dans le même bateau !

« L'enwagonnement », deuxième chapitre, dénonce l'esprit mouton-depanurgesque qui sévirait actuellement dans nos sociétés, et ce, au détriment de l'initiative. Le prêt-à-penser, s'imposant sans discussion, prédominerait dans tout argumentaire, et teinterait toute réflexion d'une mauvaise foi tenace. Étant donné que la rhétorique se serait emparée de nos cerveaux au point de les formater, Beaudry prétend que nous nous contentons d'esquiver tout éclair de lucidité susceptible de trahir notre impuissance: « Les conventions,

les règles, les lois, les doctrines et les théories nous gardent d'avoir à regarder la vie en face. Cela nous suffit. » (TCM : 28) C'est là, en somme, ce que contient ce bref chapitre, encore marqué au sceau de l'ultimatum initial du *Tombeau de Carlo Michelstaedter*, par l'utilisation fréquente du « nous ».

Or, comment se fait-il que cet édifice instable – notre monde – tient debout, jour après jour, en dépit de ses structures absurde ? La réponse à cette interrogation réside dans la complexification et l'organisation, voire la dictature de nos besoins, se portent garant de cette mainmise sur la pensée libre :

Notre intérêt dans la vie ne dépasse pas nos besoins, et nos besoins, ce qu'il convient de désirer. Nous sommes bien dressés. Braqués sur le travail accompli par nos mains et sur les pas faits par nos pieds, nous nous habituons; nous pensons sincèrement que nous sommes des gens normaux, que nous vivons dans un monde normal et qu'il suffit de *continuer*. La vie continue, elle, et elle aime ceux qui continuent avec elle. (TCM : 29)

L'échec de l'individualité, révélé ici par Beaudry, constitue un des ferments de la pensée de Michelstaedter : la quête de sens au présent s'effacerait derrière une fuite en avant toujours plus rapide. Une telle dynamique, il va de soi, minerait notre capacité à chercher du sens *autrement*.

La persuasion et la rhétorique de Michelstaedter n'est donc pas abordée par Beaudry comme le testament d'un nihiliste suicidé, mais plutôt comme l'avertissement ultime de qui voit la nécessité de dépasser la mort de la pensée, à l'œuvre dans nos structures sociales modernes, une lecture corroborée par Magris :

[...] le présent est tout ce que nous avons, c'est là que nous pouvons toucher, aimer, voir, goûter. Ce consentement à l'instant, fugace mais délicieux, est ce que Michelstaedter appelle « la persuasion ». Or, nous sommes incapables de nous y circonscrire, et la « rhétorique », c'est-à-dire l'organisation de la vie par la culture et l'artifice, est le mur que nous construisons pour nous cacher l'abîme de néant dans

lequel nous avançons. La rhétorique est une drogue dont nous avons du mal à nous passer.¹³

La nature même des écrits de Michelstaedter – jamais volontairement assujettis à un contexte sociologique précis – tentent, à l'instar des œuvres de Pavese, de retrouver un état premier, universel, au plus près du mythe. Aussi l'essayiste insiste-t-il sur la sclérose qui nous tiendrait tous fermement serrés les uns contre les autres, dans une pensée réconfortante :

Nous avons perdu la capacité de franchir la barrière des artifices rhétoriques et, avec elle, celle de penser. Nous aurions une pensée, une seule, que nous serions incapables de trouver les mots pour la communiquer. Des pourvoyeurs de phrases toutes faites et de lieux communs s'en sont emparés et nous sommes socialement dressés pour rapporter ce qu'ils s'emploient à débiter. (TCM : 31)

Cette impuissance à tenir les rênes de notre pensée s'avèrerait génératrice d'une profonde douleur, laquelle constitue un motif récurrent dans la représentation du monde de Carlo Michelstaedter. Face à cette douleur, notre conscience se doterait de mécanismes de survie, mais au prix fort :

Quelque chose de totalement destructeur impose sa présence, une puissance de mort travestie en promesse de vie, dont les slogans et les formules dissimulent dans leurs brumes l'horreur qui se prépare : le tombeau collectif où nous conduit cette supercherie. Quelque chose d'inassimilable par la seule raison agit sur notre monde : *une conscience criminelle suprahumaine dont nous sommes à la fois les victimes et l'instrument*. La vie dans ces conditions est un suicide. (TCM : 32-33)

Beaudry entend donc revisiter la notion de suicide, ainsi que les idées préconçues qui l'entoure. En fait, nous porterions en nous des mécanismes de « mort », qui s'actualisent par le biais de la course folle qui caractérise nos vies, suicide réel bien qu'étendu dans le temps,

¹³ MAGRIS, Claudio. *Loc. cit.*

que nous perpétuons plus ou moins malgré nous. Paradoxalement, la décision de cesser de vivre cette mort de l'être découlerait davantage d'un désir de vivre que d'une aspiration nihiliste.

La peur engendre les leurres...

Troisième chapitre de l'essai de Beaudry, « Le tas de viande » commente notre incapacité foncière à assumer pleinement le caractère inéluctable de la mort, en dotant nos vies d'un élan d'authenticité susceptible, justement, de transcender notre finitude. Un corps-à-corps avec la mort éliminerait peut-être les puissances morbides à l'œuvre dans nos sociétés. Cet aveuglement perpétuel face à la mort se répétant à travers les âges, Beaudry la dénonce ainsi :

Nous donnons l'impression de nous précipiter bras tendus vers davantage de vie ; c'est ce qu'on nous incite à croire et c'est ce que nous croyons. En vérité, nous fuyons à toutes jambes devant l'implacabilité de notre disparition. La peur de mourir est magicienne ; de sa manche surgissent des nuées innombrables d'individualités illusoires que résume l'unique obsession de continuer de vivre et dont, à la fin, quand elles se seront éteintes, il ne restera rien – rien de rien. (*TCM* : 35-36)

Puisqu'une seule réelle prise de conscience amènerait à revisiter la façon même d'organiser son espace et son temps, mais que tout concourt à encourager le paraître plutôt que l'être, l'individualité ne demeure plus qu'une illusion. En explicitant cette peur de la mort, qui devient elle-même funeste, Beaudry ouvre une porte sur une nouvelle vision du suicide.

Certains êtres semblent porter en eux tout le malaise d'une époque, et le poids de leur douleur n'a d'égal que leur idéalisme indéfectible. Cette idée s'impose en filigrane dans « Le

tas de viande », sorte de magma où notre pensée oisive et notre voix éteinte permettent à *l'ordre* (apparent) d'être préservé. C'est ce déni d'un désordre bien réel qui horripile Carlo Michelstaedter, pour qui la sincérité ne doit pas se limiter à un concept. Selon Beaudry, la remise en cause radicale, par le philosophe, de structures sociales visant à niveler les choses ne répond nullement à une impulsion anarchique ou nihiliste, mais bien à un désir d'authenticité et de recherche de vérité :

Pourquoi plonger au fond de l'inconnu et mourir d'angoisse à chercher du nouveau alors qu'il est si rassurant de tourner dans un carrousel de joies et de peines toujours pareilles. Nous ne supportons plus que les vertiges minuscules ; nous nous contentons de tourner en rond. La perpétuité de pacotille que nous vaut la répétition est la seule éternité à notre portée ; le train-train journalier nous distrait de notre mortalité. (TCM : 36)

La nature intrinsèque de cette peur conduirait à la répétition des mêmes gestes, voire à la création de *réflexes*. L'agir ne procède plus de la réflexion mais plutôt de l'inflexion. Cette désertion de la raison dévaluerait l'expérience humaine et rendrait la réelle prégnance humaine pratiquement impossible. L'ampleur de la tâche ou un constat d'échec permanent aurait, aux dires de Beaudry, mené le jeune Michelstaedter à s'affranchir de ce monde mensonger dans l'ultime, et certes singulier, choix de continuer ou pas : « Quel est le spécimen humain le plus approprié au mode de vie actuel ? Celui qui ne perçoit plus ce qu'il y a d'insensé dans la fuite en avant de ce monde-ci en est un pur produit. » (TCM : 37) Pour le jeune philosophe, la peur de la mort *mortifie* la vie même.

« Le lit de Procuste » ou un mal bien courant...

Dans le chapitre suivant, « Le lit de Procuste », Beaudry poursuit sa réflexion cinglante sur la peur qui nous lierait ensemble, afin d'illustrer ce qui résulte d'une telle lâcheté, soit un monde sans envergure où rien ne se distingue ni ne se démarque :

Nous formons tous ensemble une masse, la majorité compacte des hommes privés de grandeur, qui mènent une existence minuscule dans un monde bêtifiant, organisé pour qu'y naisse le moins souvent possible, et grandisse dans des conditions aussi défavorables que possible, un être différent de la mesure commune. Il faut peu de temps à la machine sociale pour nous broyer, nous laisser à tout le moins assez dépourvus de conscience pour accepter passivement que la prospérité soit fondée sur la fraude, la sécurité sur le mensonge, le travail sur la routine, la liberté sur la dépendance et la raison d'être sur le besoin de tout : d'être couverts quand il fait froid, nourris quand on a faim, rassurés quand on a peur et divertis quand on s'ennuie. (TCM : 41-42)

Cette vie monotone et savamment policée, afin que tout ce qui s'écarte de la norme soit caché ou éradiqué, abrutit et assure une docilité totale. Être *né pour un petit pain* devient une devise, et la complaisance du bien-pensant, une habitude. À la limite, on voue un culte à la « vie suffisante ». On demeure, avance Beaudry, assujettis aux caprices de *géants dépersonnalisés* que sont les décideurs du sort du monde. Ainsi, la machine tourne à vide, le processus de nivellement des idées s'accomplit inlassablement :

Nous faisons tous l'objet d'une opération de ravalement au cours de laquelle nous perdons en substantialité pour gagner en fonctionnalité ; il s'agit de nous façonner de manière à nous rendre utiles pour une fonction déterminée à l'intérieur d'un ordre qui existe en dehors de nous, nous précède et dont les motifs et les fins véritables restent obscurs aux yeux de ceux-là mêmes qui lui donnent vie, qu'il laisse, du reste, sans énergie pour s'affirmer hors de lui. *En tout homme se cache une âme de fakir* qui lui permet de s'adapter de façon masochiste à ce qu'il croit être son destin, de devenir indifférent à ce qu'il fait tout en le faisant quand même et de s'ajuster à la réduction de son individualité en fonction des modes de vie qu'offre la société. (TCM : 42-43)

Placée en exergue de ce chapitre, une citation tirée de *La persuasion et la rhétorique* se lit comme suit : « Tous les progrès de la civilisation sont autant de régressions de l'individu. » Cet énoncé résume à lui seul ce qui semble être l'intention première de Beaudry : faire le constat d'un consentement implicite qui nous ligoterait, au nom de la peur, à la déraison ambiante. Cette déraison, quant à elle, conduit tout droit à la contamination rhétorique tant décriée par Michelstaedter.

L'empoisonnement rhétorique

Dans le chapitre intitulé « L'empoisonnement », Beaudry pénètre au cœur de la maladie sociale diagnostiquée par Michelstaedter. Ce dernier ne pouvait d'ailleurs pressentir jusqu'où s'étendrait ce fléau, tant le mouvement vers la modernité s'est accéléré, entre autres par le biais de l'informatisation.

Ce qui apparaît criant pour Beaudry demeure la difficulté même de cerner ce phénomène d'aveuglement collectif. Il tient toutefois à souligner que Carlo Michelstaedter n'accuse pas autrui pour se dresser en porte-étendard de LA voie à suivre. Le philosophe, précise Beaudry, déplore plutôt notre participation à une sorte d'aliénation partagée, et voit difficilement comment on parviendrait à répondre à sa seule voix intérieure :

Toute idée extraordinaire, toute parole sincère, toute qualité rare, est vouée à se dégrader en mystification grossière : la préoccupation pour la vie dégénère en rhétorique des plaisirs dissimulant les déficiences qui pourraient faire obstacle à notre jouissance sans trouble de l'existence ; la préoccupation pour notre condition mortelle dégénère en une rhétorique de la disparition occultant si bien la présence de la mort qu'on laisse alors s'écouler sa vie comme si elle était éternelle ; les relations

des uns avec les autres dégénèrent en une rhétorique sociale nous empêchant de voir dans la société une gigantesque organisation de l'égoïsme d'une incontestable efficacité ; le jeu du musicien inspiré dégénère en une rhétorique de la virtuosité transformant le génie en acrobatie ; la compréhension des choses à son plus haut degré dégénère en une rhétorique de l'objectivité qui attend de l'œil du savant qu'il regarde les choses comme les voient un ensemble de lentilles – c'est-à-dire sans les voir, ou : inorganiquement. Nous attribuons de la valeur à toute cette rhétorique parce qu'elle nous arrange. Le langage est une tromperie avec laquelle on s'arrange quand on n'a ni le courage ni la force d'envahir avec *sa propre vie* le royaume de *ses propres phrases*. (TCM : 52-53)

Ce long passage montre à quel point la cohérence, la fluidité entre les actes et les paroles, serait la meilleure façon de s'affranchir du mensonge et de la condamnation d'une vie de mort selon Michelstaedter.

Comme on a pu le constater, Beaudry utilise encore le « nous » dans ce chapitre, en effectuant de nombreux parallèles entre l'époque du philosophe et la nôtre. Ce travail de comparaison ne se confine pas à un seul horizon sociologique ; il tend vers l'universel. Sans dénoncer un seul système mais bien l'esprit de systèmes, l'essayiste restitue la part vivante de la pensée de Michelstaedter, préparant du coup le terrain pour une pensée dynamique efficace : celle qui naît du dialogue.

Mystique à quatre sous, à l'ère de la matérialité...

« L'assentiment inorganique », chapitre suivant, donne à Beaudry l'occasion d'exposer le poids des choses, notion prégnante dans *La persuasion et la rhétorique*. En faisant référence à nos sociétés hyper-matérialistes, à toutes les instances bureaucratiques explicites et virtuelles,

l'essayiste revient sur ce que serait notre faiblesse intrinsèque, soit ce besoin de se fondre dans la matière afin de nier le caractère éphémère de notre trajectoire. En s'entourant d'une foule d'objets, d'obligations et d'aspirations futiles, nous ne parvenons qu'à meubler notre néant plutôt que de tenter, une fois pour toutes, de faire le saut décisif à même de nous affranchir. Hélas, le courant s'avère si fort qu'il emporte l'individu avec lui :

Le progrès, qui n'a pour but véritable que son indéfinie continuation, est une fausse mystique ; il entraîne le déclin du vivant, et notre chute conséquemment, tout en donnant l'illusion d'une ascension. Le culte du progrès contraint les individus à suivre le courant ; ils font tourner les roues de ses machines comme l'eau qui tombe actionne la turbine. (*TCM* : 58)

Cette « indéfinie continuation », pour reprendre les mots de Beaudry, provoque l'effondrement de l'expérience humaine et l'entraîne vers une négation de la conscience. En étant entièrement vouée au culte du besoin, la société tente vainement de rejoindre l'insouciance du règne animal, occultant du même souffle toutes les singularités. Au fond, l'aventure humaine ne serait peut-être qu'une trajectoire à rebours, laquelle viserait à regagner le néant initial. Le cours de l'histoire, et avec elle tout ce qui entoure les « avancées technologiques » issues du progrès, s'apparentent beaucoup plus à de la destruction, joyeusement consentie, comme le rappelle Beaudry.

Le chapitre « La clique des malfaisants » clôture la première partie du *Tombeau de Carlo Michelstaedter*. La « clique » dont parle Beaudry, soit la création perpétuelle de nouveaux besoins une fois incarnée, serait responsable de tous les maux de notre époque. Il s'agirait, comme l'explique l'essayiste, d'une sorte de principe actif déshumanisant :

La multiplication des besoins a fait de chacun de nous un nécessaire qui a le devoir d'être utile à la satisfaction des besoins d'autrui en même temps qu'il se trouve dépendant, pour ses propres besoins, d'un nombre toujours plus grand de gens. La force exercée par l'organisation des besoins en société contraint chacun à rester à sa

place – c'est ça la violence des nécessités, elle entraîne celui dont la raison d'être se limite à satisfaire ses désirs à n'agir que *par calcul*. L'individu qui possède à fond les règles du jeu de l'organisation des besoins s'y conformera sans se soucier du noyé qui se débat à ses côtés. L'irrationalité de la violence dans nos sociétés s'est déguisée en un principe raisonnable : *Il faut bien vivre*. (TCM : 62)

Beaudry conclut de la sorte la première partie de son essai, en soulignant à quel point cette « violence des nécessités » érigée en système dans les sociétés modernes constitue une idée maîtresse dans l'œuvre de Carlo Michelstaedter.

Le passage au dialogue : une manière de « s'en sortir »

Ce n'est pas par hasard que Beaudry opte pour la juxtaposition de deux voix dans la suite de son essai : *Dialogues avec Carlo*. Il évoquait déjà, en introduction, la pertinence de ce choix :

Le souci de Carlo Michelstaedter d'arriver, autant dans la réflexion que dans la création, à dire les choses d'une manière communément humaine et dans une forme qui porte au questionnement, l'avait conduit à recourir lui-même, après Giacomo Leopardi et avant Cesare Pavese, à la forme dialoguée pour le développement et la transmission de sa pensée et de son imaginaire (*Le dialogue de la santé et autres textes*). (TCM : 15)

Dans cette sorte d'appendice au *Tombeau de Carlo Michelstaedter*, Beaudry crée de toutes pièces des dialogues entre le philosophe et différents interlocuteurs, réels ou tirés de la fiction. En s'inspirant ou en intégrant des extraits de la correspondance et des œuvres de Michelstaedter, l'essayiste tente de rendre vivant le flot de la pensée du jeune philosophe vivant.

Au soliloque caractéristique d'un monde qui ne sait plus réfléchir succède le dialogue, lequel opère une brèche dans le mur qui sépare l'acceptation béate de toute réflexion authentique. Ainsi, chaque dialogue reprend les six aspects développés dans les chapitres de la première partie. Sans fournir de réponses univoques, ces dialogues s'ébauchent comme autant d'illustrations de l'importance d'une pensée propre, capable de mener à la prise en charge de son destin.

« Le commencement », premier dialogue, s'amorce avec la didascalie « Parlent Carlo et un ami »¹⁴ (TCM : 71). La discussion s'engage autour du personnage d'Osvald dans *Les Revenants* d'Henrik Ibsen. Aux yeux de Michelstaedter, le protagoniste de la pièce paraît emblématique de la condition humaine. Dans le désir d'Osvald de mourir par le biais d'une surdose de morphine avant de perdre la raison, il y a aussi celui de se libérer de cet état d'éternel *nécessiteux*. La lecture d'Ibsen semble avoir profondément marqué Carlo Michelstaedter, qui parle du personnage qu'une vilaine grippe rive à son lit :

CARLO – Ce qui l'horrifie, ce n'est pas la folie qui lui est échue en héritage, mais l'état dans lequel, quand elle éclatera, il se verra plonger : avoir besoin d'être nourri, avoir besoin de ci, de ça et besoin d'autre chose encore, tel le nourrisson qui vient de naître. L'indicible horreur dont il est saisi, Osvald arrive à lui donner un nom qui tient en ces deux mots : *avoir besoin*.

L'AMI – Tout un chacun a besoin de quelque chose.

CARLO – Et la plupart d'entre nous restent dans cet état toute leur vie, vieillissent et grisonnent ainsi. (TCM : 76-77)

¹⁴ Les six dialogues subséquents sont également accompagnés d'une didascalie permettant de présenter l'interlocuteur de Michelstaedter.

Quoi qu'il en soit, ce premier dialogue, proposé par Beaudry, exhibe les stratégies multiples du philosophe dans le but de saisir le sens de toute existence. De fait, celui-ci va puiser la matière de ses réflexions dans l'art, et la vie quotidienne, le tout étant exposé au sein d'une forme dialogique qui ne saurait se muer en système. Ce va-et-vient constant, d'une pensée à l'autre a également pour effet de créer un contraste avec la rhétorique univoque issue de la « voix du monde », dénoncée plus tôt dans l'essai.

Le deuxième dialogue, intitulé « La douleur », prend place entre Nadia Baraden et Michelstaedter. Ce dernier lui aurait enseigné quelque temps l'italien, mais la femme se serait suicidée un an après avoir fait la connaissance du philosophe. Cet événement pour le moins marquant, combiné au suicide de son propre frère deux plus tard, fait surgir « ce fond sombre de l'humeur de Michelstaedter » (*TCM* : 79) comme le rapporte Beaudry. Le dialogue, imaginaire cette fois, qui s'engage tourne autour de la question de la mort, notamment celle de Nadia Baraden. Fait à noter : tout porte à croire, dans le phrasé, qu'il s'agit d'un échange entre fantômes. Face à la douleur, le seul désir de Michelstaedter consiste en un affranchissement entier des besoins, à une sorte de nudité de l'être :

CARLO – C'est sur cette nudité que devaient, me semblait-il, être jugés et mon mémoire et mon être. J'étais arrivé, dans celui-là, à dire les choses nûment, sans payer l'entrée dans aucune catégorie établie de discours ni en créant de précédent à aucune nouvelle catégorie. Pourquoi donc tant d'inquiétude au sujet de ce mémoire si c'était pour devenir ensuite moi-même indifférent à ce que j'avais fait. J'avais parlé, je me devais d'agir.

NADIA – Te garder d'agir selon cette parole aurait été une malhonnêteté. (*TCM* : 84)

Or, la souffrance va croissant à mesure que Michelstaedter décide « d'être à couteaux tirés avec (sa) propre vie » (*TCM* : 86), si l'on en croit la plume de Beaudry.

« La peur », troisième dialogue, comporte un échange entre Michelstaedter et Gaetano Chiavacci. Ce dernier est, dans la réalité, un éditeur, ami du philosophe ; il a publié de façon posthume une partie de la correspondance de ce dernier. L'entretien imaginaire semble inspiré, cette fois, d'une lettre capitale selon Beaudry, laquelle date de la fin novembre 1909 et qui traite principalement de la force dont il faut faire preuve pour résister au suicide. La peur humaine de la fin peut se travestir en rage de vivre, et toutes les faiblesses sont susceptibles de refaire surface quand il s'agit d'éviter le fameux face-à-face :

GAETANO – Alors qu'à la simple idée de notre propre mort, grouillante sous notre crâne tel l'asticot dans la tombe, la peur se saisit de notre esprit et le suffoque.

CARLO – Tout juste ! Ce tortillement qu'on croit être une soif de vie trahit les convulsions de nos cervelles secouées de tremblements devant la vérité nue et osseuse d'une mort inéluctable. (*TCM* : 92)

On aura remarqué que ce dialogue renvoie directement au chapitre « Le tas de viande », où Beaudry traite de la façon dont Michelstaedter dénonce ce qui serait notre incapacité foncière à bien mourir. Où on aborde aussi la nécessité d'obéir à notre voix intérieure, celle qui demeure susceptible de rédimier notre aliénation dans la mesure où elle se distingue de toutes les autres :

CARLO – L'action décisive d'une vie est la réponse à un appel que notre esprit s'adresse à lui-même d'une manière *impérative*.

GAETANO – Mais quel appel ? Mon âme résonne de mille exhortations.

CARLO – Elle-même, Gaetano, n'en a émis qu'une seule ; les autres viennent du dehors encombrer ta cervelle comme le monde surcharge nos existences d'épreuves et de tentations. (*TCM* : 93)

La quête existentielle et libertaire de Michelstaedter, telle que rendue par Beaudry, ne propose donc ni méthode ni système. Elle se veut émancipée de tout présupposé. En cela, la pensée du philosophe demeure intemporelle, et l'exercice du dialogue invite à poursuivre ce processus libérateur.

« La vie suffisante », le dialogue suivant, réunit Michelstaedter et Tristan. La figure de Tristan est tirée des *Petites œuvres morales* de Leopardi, particulièrement du « Dialogue de Tristan et d'un ami ». Ce dialogue fait écho au chapitre « Le lit de Procuste », soit celui qui tente de traduire la pensée de Michelstaedter en ce qui concerne la faiblesse des hommes se contentant d'une « sous-vie » plutôt que d'affronter l'inconfort d'une vie pleinement assumée :

CARLO – Les hommes, Tristan, c'est évident, ne cherchent pas à connaître ce qui leur convient vraiment. Esclaves de leur avenir, ils laissent le présent leur filer entre les doigts, alors qu'il leur faudrait le prendre tout entier à bras-le-corps ; ils cèdent à la nécessité des choses pour n'avoir pas à mener une lutte de chaque instant contre un monde triomphant.

TRISTAN – Voici en quoi, Carlo, me semble tenir la différence entre ce siècle et les autres : autrefois, comme de nos jours, la grandeur était fort rare; mais alors, c'était la médiocrité qui régnait, tandis qu'aujourd'hui c'est partout le règne de la nullité. (TCM : 104)

Par l'intervention du Tristan de Leopardi, Beaudry illustre une fois de plus une communauté invisible d'affinités littéraires et philosophiques, démontrant *a contrario* un humanisme derrière le pessimisme apparent de l'œuvre de Michelstaedter. Dans ce dialogue, la vacuité qui envahit Tristan se joint au désespoir de Carlo pour exemplifier une forme d'idéalisme blessé :

TRISTAN – J'ai ri, moi aussi, de ce monde de cocus, battus et contents, qui croient toujours, non à ce qui est vrai, mais à ce qui leur paraît le mieux leur convenir. Mais des espoirs et des desseins de ce siècle, je ne ris plus.

CARLO – Je ne veux rien savoir, moi non plus, de sa manière de considérer la vie. Je suis fatigué de ses productions ridicules. Sa vanité me tape sur les nerfs. Je veux échapper à la crétinisation. (TCM : 105)

On pourrait croire que, puisant aux sources de la philosophie et des affinités entre les êtres, Beaudry cherche surtout à mettre en scène un accablement partagé. Pourtant, de ce dialogue inventé se dégage une sorte d'espoir que seule la fraternité de pensée peut faire naître.

Le cinquième dialogue, « La rhétorique », consiste en une conversation entre Michelstaedter et Empédocle. Dans son essai, Beaudry explique :

Ont principalement servi pour le dialogue avec Empédocle ses propres paroles rapportées, amplifiées et commentées dans *Les présocratiques* par Jean Brun, *Les penseurs grecs avant Socrate* par Jean Voilquin, *Fragments d'une poétique du feu* de Gaston Bachelard et *La mort d'Empédocle* de Hölderlin. On relira la préface et la toute fin de la thèse de Michelstaedter, où celui-ci dresse la liste de ceux qui ont dit avant lui ce qu'il s'apprêtait à dire et exprime son refus de distinguer la théorie de la pratique. (TCM : 147)

L'intérêt du choix de la figure d'Empédocle réside entre autres dans le fait que la légende attribue à celui-ci un suicide dans le cratère de l'Etna, tentant peut-être, par un acte fatal et foudroyant, de participer à la création d'un monde nouveau. De toute façon, les interprétations pullulent, de sorte qu'en répertorier plusieurs ici ne ferait que diluer le propos. Toujours est-il que la parenté d'esprit de Michelstaedter avec les présocratiques paraît évidente, surtout à travers son dédain envers la rhétorique :

EMPÉDOCLE – Si l'humanité ne peut voir, entendre et saisir qu'une pauvre partie des choses, c'est qu'il pousse sur la terre en grand nombre des têtes sans cou, des bras privés d'épaules et des yeux que n'enrichit aucun front ; si tu regardes bien, tu verras qu'on y trouve des bêtes à figure humaine ainsi que des humains à tête de bovin.

CARLO – Il en va de même pour la philosophie de l'université ; si elle est si aride, c'est qu'elle est formée d'un tas de choses abstraites qui tiennent de la chimère. Il me semblait lutter contre son obscurité, pour le soleil clair, pour l'air limpide, pour les roches nues, pour le droit de dire ce qui m'intéresse – car le reste, je ne savais pas le dire. (TCM : 113)

Beaudry évoque le refus du totalitarisme de l'abstraction, en mettant dans la bouche de Michelstaedter des mots qui expriment un attachement pour le monde concret et un accord avec la nature, à la façon des présocratiques.

L'avant-dernier dialogue, « Le poids des choses », a lieu entre Carlo et Jacopo, personnage du roman d'Ugo Foscolo intitulé *Les dernières lettres de Jacopo Ortis*. Ce roman italien est souvent considéré comme étant une version plus politique des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe. Toujours est-il que le « poids des choses », préoccupation récurrente chez Michelstaedter, devient le prétexte à l'élaboration d'une discussion autour de la difficulté d'être dans le monde :

CARLO – Beethoven m'émeut et tu sais comment ? En visant ici, au milieu de ce cœur palpitant. J'essaie, Jacopo, de te parler avec la voix de ta douleur, comme Beethoven me parle avec la voix de ma propre douleur. En écoutant sa musique, je sens les accents fragmentaires de ma détresse unis par une force supérieure, et ma vie, recueillie.

JACOPO – En quel lieu, recueillie ?

CARLO – Ni moi ni personne ne pouvons indiquer le lieu à notre compagnon. Sache néanmoins que ce lieu est le point où l'on se trouve, pourvu que l'on y demeure.

JACOPO – Je vois un tombeau, Carlo.

CARLO – Demeurer, Jacopo, c'est résister, et le *résister* est différent pour chacun, comme sont différentes pour chacun les vagues de la vie qui le harcèlent. (TCM : 123)

L'appel à la « découverte » du point focal de chaque vie hante Michelstaedter, et cette obsession aiguillonne sans cesse Beaudry au fil de son essai. Selon ce dernier, il serait impératif de résister à la pression du monde et à toutes les formes d'aliénation, afin d'être fidèle, entièrement et sans leurres, à notre voix intérieure. L'acharnement de Michelstaedter à mener cette quête titanesque à terme ferait de lui un idéaliste plus qu'un nihiliste.

Dans le cas du septième et dernier dialogue, Beaudry choisit d'opposer Michelstaedter à Socrate. Au préalable, l'essayiste justifie ainsi sa démarche : « Plutôt que de se servir du langage comme d'une machine à tromper, Socrate a fait du dialogue un moyen de se libérer. » (TCM : 127) Avec cet interlocuteur de marque, Michelstaedter discute de la « violence des nécessités », problématique abordée précédemment par Beaudry. Cette dictature de la rhétorique », pour ainsi dire, minerait les fondations mêmes de toute civilisation :

SOCRATE – Carlo, si un homme aussi raisonnable que ton père a pu se fourvoyer à ce point, c'est justement par orgueil de sa raison. Il existe une sorte de griserie de la raison qui finit par faire croire à la domination des normes, des normes sociales sur notre individualité, des normes morales sur la spontanéité de notre agir, des normes logiques sur la vivacité de notre pensée, des normes rhétoriques sur la parole vivante.

CARLO – Mon père se souciait des convenances et moi, de sincérité. (TCM : 130)

Encore une fois, l'essayiste exhorte son lecteur à un retour à la « parole vivante », seul bouclier contre l'aliénation. Ce dialogue devient très vite une sorte de condensé de la quête d'absolu qui anime Michelstaedter au cours de sa brève existence. Quant au Socrate imaginé par Beaudry, il semble renvoyer à « l'âge d'or » de la pensée, où cette dernière était

inextricablement liée à l'agir humain. Une telle prise en charge totale de son destin, contre vents et marées, s'effectuerait dans un *hic et nunc* jamais résolu :

SOCRATE – Il est peut-être plus sage de l'éviter quand on vise la vérité.

CARLO – Nous sentions notre vie recueillie en un point. Nos paroles unies les unes aux autres créaient la présence de ce qui est éloigné du cœur des hommes, la présence d'une vie vaste et profonde qui transcende leur myopie. (TCM : 134-135)

Du coup, par la mise en scène d'une filiation spirituelle concrétisée entre Socrate et Michelstaedter, l'essayiste incite à se joindre à l'épopée jamais finie qu'est la véritable réflexion.

Le tombeau de Carlo Michelstaedter de Jacques Beaudry esquisse donc sous deux formes littéraires, la vision du philosophe italien. Dans la première partie, le réquisitoire au « nous » expose l'idée voulant que le tombeau de Michelstaedter ne soit pas rempli de désespoir ni de dégoût face à la vie, mais bien du refus d'un monde où les êtres se sont tus à cause de la « voix » qui couvre toutes les autres. Dans la seconde moitié de l'essai, les dialogues assurent la reprise des six aspects tirés de l'œuvre de Michelstaedter et constituent une invitation à la relance perpétuelle de la réflexion, ce que Beaudry réitère dans la conclusion de son essai :

Pourquoi Michelstaedter est-il parti si vite ? Ce n'est pas par haine de la vie. Michelstaedter est mort pour échapper au risque de mourir pour l'éternité. (...) Le temps qui menace de diluer une existence fut, d'un coup de feu, aboli. Quand une vie a atteint sa concentration optimale et que le temps risque de la délayer, c'est lui qu'il faut tuer. La thèse de Carlo Michelstaedter, parachevée la veille de sa mort, était un concentré de vie, une chose si vivante qu'elle n'a jamais cessé d'exister et de se réaliser dans une sorte de prolongement indéfini auquel participent celles et ceux qui dialoguent avec l'auteur de *La persuasion et la rhétorique* encore aujourd'hui. (TCM : 137-138)

Conclusion

Du suicide de l'écrivain au journal fictif

D'entrée de jeu, le journal fictif s'est imposé à moi comme étant le genre par excellence pour révéler la désespérance d'un sujet aux prises avec des élans destructeurs. Cette forme littéraire offre de nombreuses possibilités. La fragmentation, la datation, de même que le discours univoque au « je » présentent de nombreux avantages stylistiques et rhétoriques.

La fragmentation du discours – inévitable par le saut des entrées journalières, l'autocensure ou le délire d'une pensée narcissique – permet d'illustrer adéquatement l'errance d'un esprit cloîtré dans sa solitude. Le fragment apporte en outre quelques zones d'ombres – saut dans le temps ou attention prolongée, centrée sur de brefs instants. La datation, quant à elle, confère un rythme là-même où il ne semblerait y avoir que ressassement et répétition. Cette possibilité d'inscrire dans le temps « l'événementiel » ou « l'anecdotique » donne à la trame du « récit » des allures de déroulement. Enfin, le discours au « je » propre au journal fictif permet une meilleure immersion dans la conscience recluse du protagoniste suicidaire et exacerbe ainsi l'impression d'isolement.

En outre, ces quelques caractéristiques permettent une plus grande liberté formelle, car elles autorisent des écarts par rapport aux cadastres du récit traditionnel. Il devient alors possible d'expérimenter l'écriture automatique, d'insérer des micros-récits dans le corps du journal, d'éviter ainsi de nombreuses mises en situations externes à la problématique du « je » torturé.

Par contre, l'égarement ne rôde jamais bien loin. La forme du journal fictif peut vite devenir le prétexte au délire gratuit et aux choix formels arbitraires. Pour contourner cet écueil, l'élaboration d'un plan des grandes lignes du « récit » se révèle nécessaire, de manière à éviter « l'égarement ». La répétition s'avère une autre limite du genre. Comment tenir la redite à distance ? Comment se libérer d'une certaine monotonie du discours au « je » ? Par l'insertion de digressions ou de « micros-récits », lesquels dynamisent le discours et permettent d'éradiquer en grande partie ce qui peut sembler superflu, du moins à première vue.

De fait, le journal fictif offre une flexibilité non-négligeable, ce qui était sans doute nécessaire étant donné le sujet dont le diariste allait traiter de manière récurrente, soit le mal-être et le recours possible au suicide. Ainsi, malgré les balises inhérentes à tout genre littéraire, le journal, fictif de surcroît, ouvrait bien des portes sur la lente désintégration d'un être animé de pulsions autodestructrices.

Certes, le genre diaristique, dans sa déclinaison fictivisante, constitue une gageure risquée, même s'il permet d'explorer les allées et venues d'un esprit enfermé dans sa détresse. Cette sorte de « huis clos » que crée l'écriture du journal intime rend davantage palpable la désespérance du personnage, sans fard ni artifices trop apparents.

On a pu voir que le personnage-narrateur du journal est en « arrêt » dans sa vie. Une rupture amoureuse ayant laissé chez lui de profonds stigmates, il fait du sur-place sur le plan psychique. Sa consommation effrénée d'alcool et de drogues constitue presque une forme de suicide.

En revanche, le « Je » tente de rationaliser le présent, de relativiser, par une prise de parole, et ce, bien qu'il se trouve toujours à un pas du cloisonnement et d'une certaine forme d'aliénation. L'approfondissement de son mal-être, par l'écriture, constitue pour celui-ci à la fois une bouée de sauvetage et un boulet. Quand elle se fait salvatrice, la parole nomme les choses. Elle met de l'ordre dans le chaos, de manière à ce que ce dernier paraisse, sinon explicable, du moins fatal, donc non-arbitraire. Quand elle se fait fardeau, la parole accentue encore plus l'isolement du personnage en le confrontant constamment à son ego fragilisé, l'écartant de toute possibilité de communication véritable avec autrui.

Bien que je n'aie pas cherché consciemment à le faire, mon journal fictif met en scène les deux mouvements contradictoires à l'œuvre chez les écrivains suicidés auquel Jacques Beaudry s'intéresse : soit un désir ardent de donner un sens à sa vie, et un sentiment constant de défaite en dépit de tout effort pour s'inscrire dans le réel.

J'ai donné à mon journal fictif un ton variable : une sorte de moralisme prétentieux côtoie un certain baroquisme affecté du propos. Je voulais que le diariste paraisse frais émoulu d'un parcours étudiant plus ou moins sérieux dans le domaine des études littéraires. Ainsi, ses envolées pathétiques (son amour perdu, la perte de ses illusions ou de ses ambitions) prennent, je l'espère des teintes nuancées par quelques touches de cynisme. De plus, j'ai cherché à atténuer l'omniprésence de « l'affect » du diariste par quelques pointes d'humour. Si le style reste ampoulé, voire pompeux, c'est bien pour mieux caricaturer ce personnage lettré, confiné à sa (petite ou grande) souffrance presque drôle, car ne dit-on pas que l'humour est la « dernière des tristesses »¹⁵ ? Dans un but similaire, j'ai pris le soin

¹⁵ Noguez, Dominique. « L'humour ou la dernière des tristesses », *Études françaises*, vol. V, n° 2, mai 1969 : 139-162.

d'élaborer quelques tableaux croqués sur le vif de la quotidienneté (scènes de travail, portraits de passants etc.), question d'incarner le personnage du diariste, lequel n'aurait pu se réduire qu'à une « voix ».

En ce qui concerne la structure du journal, je souhaitais lui donner la forme d'une dégringolade. Au début, les pensées du diariste sont plus resserrées autour de son amour perdu. Vers la fin du journal, il observe plutôt, de manière détachée, le monde qui l'entoure, ce qui fait que le laconisme l'emporte bientôt sur le désir de cohérence ou la quête de sens.

Le regard que le diariste pose sur une société qu'il juge déshumanisante ne pouvait passer que par la description, parfois lapidaire, d'un assommant train-train quotidien, d'emplois précaires et médiocres hissés au rang de « chances incroyables ». L'échec de toute tentative d'appropriation « poétique » de la vie, échec que nous expérimentons tous à des degrés divers, m'a inspiré le cadre de fond du journal. Enfin, on le devine, ce « tableau social » découle en partie des idées exprimées par Jacques Beaudry dans les deux essais à l'étude, soit *Cesare Pavese, l'homme fatal* et *Le tombeau de Carlo Michelstaedter*.

L'essai sur Pavese explicite éloquemment la difficulté d'être de cet écrivain lors de son passage à l'âge adulte. Son histoire m'a donc incité à créer un personnage ancré dans le quotidien, aux prises avec des traits névrotiques qui trahissent une immaturité foncière. L'illustration de la solitude de Pavese à travers les réflexions consignées dans son journal, *Le métier de vivre*, a également présidé à l'élaboration de mon personnage de diariste célibataire, ruminant ses échecs multiples. Il est certain que le tableau que Beaudry brosse de Pavese dans son essai se trouve déformé dans mon journal, mais il l'a été à dessein. Je refusais de sombrer dans le pathos, de sorte que j'ai opté pour ce personnage d'écrivain médiocre, prétentieux et certainement complaisant.

D'ailleurs, c'est exactement à ce point médian que les idées du *Tombeau de Carlo Michelstaedter* viennent nourrir mon entreprise de création. Cet être « raté », « aliéné », obligé de vivre dans un monde où le ravalement à des fonctions déshumanisantes, voire dégradantes, tient lieu de promotion dans l'échelle sociale, s'avère un pur produit de cette dynamique à l'œuvre partout, et dont Beaudry décrit les effets néfastes dans la section « Nous, c'est nous » de son essai sur Michelstaedter.

J'ai fait en sorte que mon journal fictif se termine sur un « je me tire » ambigu. Celui-ci évoque tout autant la fuite vers une marginalité assumée – rejoindre les sans-abris – que le suicide pur et simple (malgré l'anglicisme). Le personnage en arrive à cet état final, lassé qu'il est de l'écriture et de la vie. On me reprochera peut-être ce choix, mais il me paraissait primordial de le laisser à la discrétion du lecteur.

Contrairement aux suicides « éloquents » de Pavese et de Michelstaedter, celui de mon diariste me semble plus de l'ordre du pathétique. Amour perdu, lassitude de vivre, problème de toxicomanie : on demeure ici dans un contexte bien terre-à-terre, où la transcendance issue de l'art et de la pensée fait défaut. En effet, cette transcendance devient de plus en plus facultative pour mon diariste, être somme toute banal qui trouve dans l'intoxication des succédanés de « paradis ».

À travers ses essais, Jacques Beaudry trace des portraits différents, ceux de consciences marginales aux prises avec un monde qui étiquète, dissèque ou tue en silence. Dans *Hubert Aquin : la course contre la vie*, essai tout aussi pertinent qu'il me faudra aborder un jour, le paradoxe de l'esprit (trop) sensible s'exprime ainsi :

Une vie continûment déficiente oblige à la révolution : ou bien la révolution permanente, ou bien la mort. La révolution, comme la passion, entraîne la

destruction de celui qui s'y abandonne de toutes ses forces; la lutte totale contre le manque de vie est donc toujours fatale. Mais le sort qui nous imposait sa mort (un déficit de vie) s'y trouve contré par une volonté qui le vainc en choisissant la sienne (un excès de vie). La révolution et la passion sont une lutte à mort contre la mort, pour une possession totale de soi jusque dans la mort.¹⁶

Par conséquent, s'agissait-il pour Pavese et Michelstaedter d'une volonté utopique de dénonciation de ce climat post-mythologique sévissant depuis les années 2000 dans les sociétés occidentales ? S'agit-il pour Beaudry de déplorer le fait que les métadiscours n'aient plus de prégnance, de sorte que le statut même d'artiste ou d'écrivain est menacé ? Quoi qu'il en soit, j'ai choisi, en réponse à cette détresse, d'explorer les miasmes romantiques et kitsch d'un « je » aux prises avec des tourments sans cesse réitérés. J'assume pleinement une telle caricature, car l'humour m'apparaît parfois comme le dernier rempart susceptible de protéger le créateur contre les agressions du monde. Tant par le biais de l'écriture, celle du journal intime d'un personnage fictif, que par celui de l'étude de deux essais de Jacques Beaudry, j'ai voulu côtoyer des êtres marginalisés face à un monde hostile ou perçu comme tel. Ce monde se trouve en filigrane dans les essais de Jacques Beaudry.

Dans le cas de Pavese, il s'agit entre autres du monde patriarcal, lequel stipule que l'on doit prendre femme et engendrer pour être « homme ». Pour Michelstaedter, il s'agit du monde moderne, qui encourage le délaissement de la pensée au profit de la vitesse et de l'industrie, accélérant ainsi la production sérielle du prêt-à-penser-prêt-à-porter. L'illustration

¹⁶ BEAUDRY, Jacques. *Hubert Aquin : la course contre la vie*, Montréal, Hurtubise HMH, 2006 : 27.

d'un être marginal – en suspension – qui, face à des problèmes triviaux, se sent néanmoins affligé, exprime cette *fatigue d'être* abondamment discutée dans les essais à l'étude. C'est d'ailleurs ce motif récurrent qui a nourri la création. Comment peut-on écrire quand on se sent au bord du gouffre ? Jusqu'où la sécheresse existentielle peut-elle guider (ou miner) l'élan créateur ? Plusieurs questions surgissent, puis s'évanouissent, faute de réponses. Une sorte de triomphe humaniste émane de l'acte créateur, lequel permet de s'affranchir des contingences du réel, des modes de vie convenus et des automatismes de l'affect artistique. Cette volonté parfois puérile – les enjeux sont importants – se voit supplantée par le débattement constant qui fuit la stagnation comme la peste. Ce débattement en bute au monde extérieur procède d'un élan sain, même s'il se clôt souvent, dans le cas présent, par le suicide.

L'intérêt trouvé dans les deux essais à l'étude ne réside pas tant dans les idées proposées par Beaudry que dans la direction *nouvelle* qu'elles suggèrent. Le suicide est un drame humain pouvant exprimer la plus grande volonté de vivre qui soit. Il ne s'agit pas d'investiguer le destin tragique de quelques artistes suicidés avec le désir de les stigmatiser ou de les glorifier, mais bien de prendre à rebours la question et de se demander : oui, mais dans quel monde ? En mettant l'accent sur quelques sensibilités individuelles – sans épouser une quelconque *doxa* – l'essayiste Jacques Beaudry arrive à conférer au drame humain individuel une portée collective, susceptible de raviver les débats entourant le suicide, tant sur le plan littéraire que philosophique.

Au fond, l'écriture de *Journal d'une désincarnation* et l'étude de *Cesare Pavese : L'homme fatal*, puis du *Tombeau de Carlo Michelstaedter* ont peut-être surtout servi à me faire revisiter l'inquiétante question de la marginalisation destructrice qui s'opère dans nos sociétés « au-

plus-fort-la-poche », laquelle ne peut qu'avoir un impact néfaste sur les individualités sensibles.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres à l'étude

BEAUDRY, Jacques. *Cesare Pavese, l'homme fatal*, Québec, Éditions Nota Bene, 2002.

BEAUDRY, Jacques. *Le tombeau de Carlo Michelstaedter*, Montréal, Liber, 2010.

Essais et ouvrages de fiction

AMIEL, Henri-Frédéric. *Du journal intime*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987.

AMOSSY, Ruth. *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2006.

AMOSSY, Ruth et al. *Images de soi dans le discours*, Lausanne-Paris, Delachaux & Niestlé, 1999.

ANGENOT, Marc. *La parole pamphlétaire – Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1995.

AQUIN, Hubert. *L'invention de la mort*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 2001.

AQUIN, Hubert. *Récits et nouvelles: tout est miroir*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 1998.

AQUIN, Hubert, *Journal 1948-1971*, Québec, Bibliothèque québécoise, 1999.

ARTAUD, Antonin. *Le Théâtre et son double*, suivi de *Le Théâtre de Séraphin*, coll. « Idées », n° 114, Paris, Gallimard, 1964.

BEAUDRY, Jacques. *L'œil de l'eau. Notes sur douze écrivains des Pays-Bas*, Montréal, Liber, 2002.

BEAUDRY, Jacques. *Hubert Aquin : la course contre la vie*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2006.

BEAUDRY, Jacques. *La fatigue d'être : Saint-Denys Garneau, Claude Gauvreau, Hubert Aquin*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2008.

CAMUS, Albert. *Le mythe de Sisyphe : essai sur l'absurde*, coll. « Idées », n° 1, Paris, Gallimard, 1942.

CAUMARTIN, Anne (dir.) et LAPOINTE, Martine-Emmanuelle (dir.). *Parcours de l'essai québécois (1980-2000)*, Québec, Nota Bene, 2004.

CHABOT, Marc. *En finir avec soi – Les voix du suicide*, Montréal, coll. « Des hommes et des

femmes en changement », VLB éditeur, 1997.

CHEVALIER, Anne et LIOURE, Françoise (dir.). *Du journal intime au monologue intérieur dans la littérature du XX^{ème} siècle*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2008.

DAGERMAN, Stig. *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Paris, Actes Sud, 1993.

DANBLON, Emmanuelle et al. *Argumentation et narration*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008.

DIDIER, Béatrice. *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 2002.

DION, Robert (dir.). *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*, coll. « Cahiers du centre de recherche en littérature québécoise », n° 27, Nota Bene, 2001.

DUBOIS, Richard. *Hubert Aquin blues*, Montréal, Boréal, 2003.

DUGAST, Jacques. *Robert Musil – L'Homme sans qualités*, coll. « Études littéraires », n° 33, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

DUMONT, François (dir.). *La pensée composée. Formes du recueil et constitution de l'essai québécois* (direction), Québec, Nota bene, 1999.

GEFEN, Alexandre et René AUDET (dir.). *Frontières de la fiction*, Québec / Bordeaux, Nota bene / Presses universitaires de Bordeaux, 2002.

GENETTE, Gérard. *Fiction et diction ; précédé de Introduction à l'architexte*, coll. « Points », n° 511, Éditions du Seuil, 2004.

GIRARD, Alain. *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Dito », 1986.

GLAUDES, Pierre et LOUETTE, Jean-François. *L'essai*, Paris, Hachette Supérieur, 1999.

GLAUDES, Pierre. *L'essai : métamorphose d'un genre*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002.

HÉBERT, Pierre et al. *Le journal intime au Québec : structure, évolution, réception*, Montréal, Fides, 1988.

KERBRAT-ORECCHIONI. *L'énonciation – De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand-Colin, 1999.

LAHAIE, Christiane et WATTEYNE, Nathalie. *Lecture et écritur : une dynamique. Objets et défis de la création littéraire*, Québec, Nota Bene, 2001.

LAPIERRE, René. *L'imaginaire captif : Hubert Aquin*, Montréal, L'Hexagone, 1991.

- LEJEUNE, Philippe. *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.
- LEJEUNE, Philippe et BOGAERT, Catherine (dir.). *Le journal intime : histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006.
- LEMMENS, Kateri. *Cette pâle immensité*, suivi de *La part de l'œuvre : nihilisme et création*, thèse (Ph.D.), Université de Sherbrooke, 2004.
- MACÉ, Marielle. *Le genre littéraire*, Paris, GF-Flammarion, 2004.
- MARTEL, Jacinthe et PLEAU, Jean-Christian. *Hubert Aquin en revue*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2006.
- MICHELSTAEDTER, Carlo. *La persuasion et la rhétorique*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1989.
- PAVESE, Cesare. *Le métier de vivre*, Paris, Gallimard, 1965.
- PAVESE, Cesare. *Le bel été*, Paris, Gallimard, 1964.
- PAVESE, Cesare. *Avant que le coq chante*, Paris, Gallimard, 1953.
- RABATÉ, Dominique (dir.). *Figures du sujet lyrique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.
- SAINT-GELAIS, Richard (dir.). *Nouvelles tendances en théories des genres*, Québec, Nuit Blanche, 1998.
- SHEPPARD, Gordon et YANACOPOULO, Andrée. *Signé Hubert Aquin : enquête sur le suicide d'un écrivain*, Montréal, Le Boréal Express, 1985.
- SIMONET, Françoise. *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004.
- SORON, Anthony. *Hubert Aquin ou la révolte impossible*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- TERRASSE, Jean. *Rhétorique de l'essai littéraire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977.
- TREMBLAY, Yolaine. *Du Refus global à la responsabilité entière : parcours analytique de l'essai québécois depuis 1948*, Sainte-Foy, Le Griffon d'argile, 2000.
- VIGNEAULT, Robert. *L'écriture de l'essai : essais*, Montréal, L'Hexagone, 1994.
- VOLANT, Éric. *Dictionnaire des suicides*, Montréal, Liber, 2001.
- VOLANT, Éric. *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, Montréal, Liber, 2006.
- WYCZYNSKI, Paul (dir.). *L'essai et la prose d'idées au Québec : naissance et évolution d'un discours*

d'ici, recherche et érudition, forces de la pensée et de l'imaginaire, bibliographie, coll. « Archives des lettres canadiennes », t.6, Montréal, Fides.

Périodiques et sites internet

(S.n.) « Prix de l'Académie », *Le Devoir*, Montréal, 26 septembre 2009, p. F4.

BLAIS, Marie-Christine. « Amsterdam en Québec », *La Presse*, Montréal, 21 avril 2002 : B6.

CLOUTIER, Yvan. « Jacques Beaudry : « Autour de Jacques Lavigne, philosophe » », *Études Philosophiques*, vol. 13, n° 2, automne 1986 : 429-431.

CORNELLIER, Louis. « Des essais...sur l'essai », *Le Devoir*, 2 mars 2003 : F4.

GUY, Chantal. « La parole des suicidés », *La Presse*, Montréal, 30 avril 2010 : 7.

HARVEY, François. « Hubert Aquin, plus grand que nature », *Spirale*, n° 213, mars-avril 2007 : 10-11.

HÉBERT, Robert, CHABOT, Marc et LAFOND, Claudette. « Comptes rendus », *Philosopher*, n° 9, 1990 : 175-180.

JUNGERMAN, Nathalie. *Entretien avec Martin Rueff*, (en ligne), 12 septembre 2011, http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=1185 (Page consultée le 12 septembre 2011).

KATTAN, Naïm. « L'amour des Pays-Bas », *Le Devoir*, Montréal, 9 mars 2002 : D3.

KATTAN, Naïm. « Pavese, l'homme-livre », *Le Devoir*, Montréal, 31 août 2002 : D6.

LACROIX, Alexandre. « Le présent est tout ce que nous avons », *Philosophie magazine*, juin 2009, n° 30 : 64.

LAPIERRE, Michel. « La mort de l'écrivain québécois », *Le Devoir*, Montréal, 1^{er} novembre 2008 : F9.

LEMAY, Daniel. « L'Académie des lettres remet un prix-hommage à Jean-Jacques Nattiez », *La Presse*, Montréal, 24 septembre 2009 : 8.

MARTEL, Réginald. « La fatigue d'être qui tue », *La Presse*, Montréal, 8 juin 2008 : 7.

MASSOUTRE, Guylaine. « La fougue révolutionnaire d'Hubert Aquin », Montréal, *Le Devoir*, Montréal, 8 juillet 2006 : E6.

MAVRIKAKIS, Catherine. « La mort en quatrième vitesse ou comment annoncer sa fin

pour tenter d'en finir », *Frontières*, « La mort prononcée », n° 2, vol.14, printemps 2002 : 24-28.

NOGUEZ, Dominique. « L'humour ou la dernière des tristesses », *Études françaises*, vol. V, n° 2, mai 1969 : 139-162.

POISSON, François. « Seconde mort d'Hubert Aquin », *Le Devoir*, Montréal, 15 mars 2007 : A7.

POTVIN, Claudine. « Hubert Aquin : la course contre la vie de J. Beaudry », *Lettres québécoises*, n° 124, hiver 2006 : 49.

SIMARD, Jean-Claude. « Jacques Beaudry », *Urgences*, n° 30, 1990 : 111-114.

THOMAS, Jean-Pierre. « La fatigue d'être : Saint-Denys Garneau, Claude Gauvreau, Hubert Aquin » de J. Beaudry », *Recherches sociographiques*, vol. 50, n° 2, mai-août 2009 : 435-437.

VOLANT, Éric. [http://agora.qc.ca/thematiques/mort.nsf/Documents/Cesare Pavese](http://agora.qc.ca/thematiques/mort.nsf/Documents/Cesare_Pavese) (site consulté le 20 août 2011).